

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/
Pagination continue
- Includes index(es)/
Comprend un (des) index
- Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:
- Title page of issue/
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/
Titre de départ de la livraison
- Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

ANNALES

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI

POUR LA PROVINCE DE QUEBEC

(NOUVELLE SERIE)

QUATORZIÈME NUMÉRO, JUIN 1881

SOMMAIRE.

	PAGES.
VOYAGE EN CYMBÉBASIE (Afrique Occidentale).—Lettre du R. P. Duparquet (<i>suite et fin</i>).....	99
CANADA (Diocèse de St-Germain de Rimouski).....	121
OCEANIE.—La Légende des Ames (Souvenirs de quelques Conférences de St-Vincent de Paul, par Eugène Alcan).....	131
ST-JOSEPH DU CONGO.—(Du <i>Messager de St-Joseph</i>).—Lettre du P. Carrie, Missionnaire de la Congrégation du St-Esprit et du Sacré-Cœur de Marie.....	160
MISSION DE SÉNÉGAMBIE.—(Du <i>Messager de St-Joseph</i>).—Lettre du R. P. Guigrand, Missionnaire du St-Esprit et du Sacré-Cœur de Jésus.....	166
CANADA.—Extrait d'une Lettre de M. Belley, Prêtre et Missionnaire à St-Prime du Lac St-Jean, à Mgr de Chicoutimi.....	172
MISSION D'AFRIQUE.—(<i>Annales de la Propagation de la Foi de Lyon</i>).—Lettre du R. P. Angnard, de la Congrégation du St-Esprit et du Sacré-Cœur de Marie, Missionnaire au Gabon, au R. P. Hubert, de la même Congrégation, Supérieur du Séminaire de Cellule....	174
MADAGASCAR.—Conversion d'un Ministre protestant.—(<i>Les Missions Catholiques</i>).....	186
ETATS-UNIS.—(<i>Les Missions Catholiques</i>).....	191

MONTREAL :

CIE. D'IMPRIMERIE CANADIENNE, 25, RUE ST. GABRIEL.

ANNALES

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI

POUR LA PROVINCE DE QUEBEC

JUIN 1881.

(NOUVELLE SERIE)

QUATORZIÈME NUMERO.

MONTREAL :

CIE. D'IMPRIMERIE CANADIENNE, 28, RUE ST. GABRIEL.

1881

Permis d'imprimer

EDOUARD-CHEVREUIL, Evêque de Montréal.

VOYAGE EN CIMBÉBASIE.

(Journal du R. P. Duparquet.) (1)

II

D'OMARURU A OTYOWALUNDU.

(suite)

Mardi 22 juillet, Otyomongoundi.—De très bonne heure nous arrivons à Otyomongoundi, excellente fontaine dans des roches calcaires. Ces terrains paraissent avoir une origine sous-marine, car ces pierres portent les nombreuses empreintes d'animaux marins qui les ont perforées. Cette région est habitée par des Bushmen et des Berg-Damaras. Toujours même végétation. Banhimas et ébéniers en abondance.

Mercredi 23 juillet, Otyowalundu.—Dès le matin, nous arrivons à Otyowalundu. Là nous rencontrons, non-seulement MM. Carlson et Keanny, mais encore un autre chasseur qui se rend à Okitambi. A Otyowalundu commence la route de Namotanga pour le Kaoko, et vient aboutir la route ouest de l'Ovampo qu'on prend à Otyona. C'est un très bel endroit. Il y a là, au milieu de la forêt, de magnifiques fontaines dans des bassins de roches calcaires. Nous y avons rencontré bon nombre de Bushmen et de Berg-Damaras. Ces derniers, exténués par la famine, sont d'une maigreur effrayante. Les chasseurs ayant tué un bœuf, ces pauvres gens vinrent en solliciter le sang et même les végétaux en décomposition dans la panse de l'animal. Ils exprimèrent le suc de ces plantes à moitié digérées et en firent une soupe qu'ils dirent excellente.

A Otyowalundu, M. Goning dressa une petite tente et y laissa sa femme et ses enfants, tandis que lui-même retourna vers ses chasseurs pour leur porter des grains de l'Ovampo,

(1) Voir treizième livraison, février 1881.

destinés à la nourriture de leurs chevaux. Cette dame devait ainsi rester seule avec ses enfants et quelques domestiques, au milieu de la forêt, pendant plusieurs semaines, ce qui indique la sécurité complète dont jouissent les Européens dans ces contrées.

III

D'OMBIKA A OLOKONDA.

25 juillet, *Ombika*.—Après dix heures de marche, nous arrivons à Ombika. Là encore, il y a de très belles fontaines dans des roches calcaires. Nous y rencontrons des Bushmen. Ombika appartient au roi Kombondé et forme ainsi la limite politique entre l'Ovampo et le Damara. Par la même latitude à l'est, se trouvent la fontaine et les montagnes d'Otavi, qui renferment de très riches mines de cuivre. Otavi est réclamé également par le roi Kombondé et les Héréros.

26 juillet, *Okokuego*.—Nous repartons dans l'après-midi, et après trois heures et demie de marche, nous arrivons à Okokuego. Là se terminent les montagnes rocheuses et les terrains calcaires du Damara. En quittant Okokuego, on entre dans une plaine immense qui forme l'Ovampo et s'étend, je le crois, jusqu'au Zambèse. Cette plaine est un terrain d'alluvion et paraît occuper le lit d'une ancienne mer desséchée, car, en de nombreux endroits, lorsqu'on creuse le sol, on rencontre de l'eau salée.

A Okokuego, il y a de l'eau en abondance, mais elle forme une espèce de marais, plus ou moins fangeux. Les Bars, qui ont séjourné en cet endroit, y ont creusé des puits; on peut obtenir ainsi une boisson d'une qualité médiocre. C'est un lieu très fréquenté par les chasseurs. Comme il existe sur la lisière d'immenses plaines qui s'étendent jusqu'à l'Ovampo, une foule d'animaux viennent s'y désaltérer dans la saison sèche, et sont tués avec facilité. Là aboutissent trois routes, celle d'Ongangera et d'Ondonga par Kaokama, une autre pour l'Ondonga, par le lac Etosha et Ikouma, et enfin celle d'Otavi. Pour aller dans l'Ondonga pendant la saison sèche, on prend la route de Kaokama; mais, dans la saison pluvieuse, on préfère celle d'Ikouma qui est plus courte.

26 juillet.—Nous quittons Okokuego vers deux heures de l'après-midi et nous entrons dans la plaine. On aperçoit, isolés ou en groupes, de nombreux aloès. Nous voyageons presque toute la nuit, et nous arrivons le lendemain matin, à Kaokama, après avoir traversé un très vaste vleg alors desséché, mais rempli d'eau salée pendant la saison pluvieuse. Quelques soudes croissent seulement dans ce terrain saumâtre.

27 juillet, Kaokama.—A Kaokama, on rencontre de bons puits creusés dans des roches calcaires et qui, toute l'année, fournissent aux voyageurs de l'eau en abondance. De magnifiques pâturages se développent tout autour à perte de vue. Il y a aussi des arbustes et des Banhima qui fournissent du bois à discrétion ; mais comme, chaque année, les indigènes mettent le feu à ces herbes, les arbres ne peuvent croître qu'avec difficulté. C'est, je crois, à ces incendies sans cesse renouvelés, qu'on doit attribuer, en grande partie, l'absence d'arbres dans ces vastes plaines. Elles sont, d'ailleurs, remplies d'éléphants, de girafes, d'autruches et d'antilopes qui servent de nourriture aux chasseurs et à leur suite. A Kaokama, il y a un village de Cimbébas, appelé aussi Kaoko-Damaras ou encore pauvres Damaras. Ils ne possèdent pour tout avoir qu'un petit troupeau de chèvres. Un de nos chiens avait tué un chacal, et là était aussi le cadavre d'une vieille hyène, crevée auprès des puits. Les Cimbébas emportèrent l'un et l'autre et en firent un grand festin. Ils sont de la même race que les Héréros, parlent la même langue et portent le même costume. Mais, comme ils ont été réduits à une extrême indigence par les guerres que leur ont faites, soit les Ovampos, soit les Hottentots, soit même les Héréros, ils mènent aujourd'hui une existence très précaire dans les montagnes de Kaoko, où une partie seulement de la tribu subsiste encore. Presque tous les autres ont traversé le Cunène et habitent sur l'autre rive.

28 juillet.—Nous quittons Kaokama à une heure de l'après-midi, et, vers le coucher du soleil, nous arrivons à un puits très profond, appelé puits des Bushmen, parce qu'il a été creusé par ces derniers. Un peu plus loin, M. Carlson

poursuit à cheval une immense troupe d'antilopes et en tue trois. Comme ces animaux avaient été abattus à une lieue des wagons, nous les abandonnons et poursuivons notre route pendant une grande partie de la nuit.

29 juillet, Nohorongó.—Le matin, nous atteignons Nohorongó, autre station de chasseurs et excellente étape pour les wagons. Là encore de beaux puits, creusés dans un grès très tendre, des arbres splendides, de l'herbe en abondance. Cette contrée serait propre à la culture. J'y ai trouvé de très beaux épis de mil ou *perisetum syphoidum*, dont la semence avait été répandue par hasard sur le sol. Sans culture, ils avaient pris un magnifique développement. Evidemment, nous approchons des champs fertiles de l'Ovampo.

Nous quittons Nohorongó à deux heures de l'après-midi et voulons parvenir à Olokonda dans la matinée du jour suivant. C'est une longue marche de dix-neuf heures dans un chemin sablonneux, mais tout le monde est pressé d'arriver dans cette ville, impossible de retarder jusqu'au surlendemain.

Les arbres disparaissent de nouveau et l'œil se perd de tous côtés à l'horizon comme sur l'océan. Vers minuit, nous rencontrons un vleg où nous faisons boire les bœufs.

31 juillet, Olokonda.—Enfin, dans la matinée apparaissent au loin les palmiers de l'Ovampo, et à midi nous apercevons les premières habitations. Aussitôt une foule d'indigènes nous entourent et s'empressent d'abreuver nos bœufs à leurs puits. Après quelques heures de repos, nous nous mettons en marche à travers les nombreuses fermes dont le pays est couvert. Partout s'offrent aux regards des arbres fruitiers et des champs cultivés. Cette région est comme un immense verger, entremêlé de jardins et de pâturages. Il n'y a pas de réunions d'habitants groupés en villages; mais chaque famille a sa ferme isolée avec ses puits, ses viviers et ses jardins. Toutes ces fermes sont considérables et forment parfois comme un hameau, car dans chacune d'elles habite toute une famille avec les esclaves et les serviteurs. Le paysage ne ressemble à rien de tout ce que j'ai vu jusqu'ici en Afrique. Les arbres, les maisons, les habitants,

Le sol même, tout est nouveau pour moi. Les nombreux palmiers dont le pays est parsemé lui donnent un aspect semi-équatorial, tandis que les arbres fruitiers, surtout lorsqu'ils sont dépouillés de leurs feuilles, pendant l'hiver, rappellent les vergers de la Normandie. Après deux heures environ de marche, nous arrivâmes à Olokonda, où se trouvent la demeure du roi, la mission russe et la factorerie anglaise. Les habitations des Européens sont très confortables; elles sont construites en briques desséchées au soleil et couvertes de toitures en chaume, comme nos fermes européennes. Ces habitations mettent parfaitement à l'abri et de la chaleur du jour et du froid de la nuit. Aussi la santé des Européens se soutient-elle parfaitement, malgré les quelques fièvres occasionnées par l'inondation durant la saison des pluies.

1^{er} août.—Dès le matin, je me rends chez le roi d'Olokonda, Kombondé, pour lui présenter mes hommages et l'entretenir du but de mon voyage. La demeure du roi n'est qu'à cinq minutes de la factorerie. Comme toutes les habitations de l'Ovampo, elle a la forme d'un labyrinthe et se compose d'une multitude de petites cours et de cases, auxquelles on arrive par des corridors, affectant les sinuosités les plus capricieuses. Après avoir traversé ainsi plusieurs compartiments, nous entrâmes dans la salle de réception. M. Skoglund, le chef des missions russes, m'accompagnait comme interprète; ces Messieurs de la factorerie anglaise étaient venus aussi pour remettre au prince une lettre et des présents envoyés d'Omaruru par M. Erikson. Le roi ne se fit pas longtemps attendre. C'est un homme superbe; ses traits et sa physionomie n'ont d'africain que la couleur. Il était vêtu à la manière du pays, d'une large ceinture de cuir à laquelle était suspendu par-devant un petit tablier triangulaire, taillé dans la panse d'une girafe. Il me fit un excellent accueil et m'accorda de suite l'autorisation d'établir une mission catholique dans son royaume. Il me dit de choisir le lieu qui me conviendrait le mieux, ajoutant qu'il me le promettait d'avance. Je lui offris un beau fusil, ce qui lui fut très agréable, car il est amateur d'armes européennes; il en possède un grand assortiment, même des plus perfection-

nées. Ces Messieurs, de leur côté, lui présentèrent le chien de race et les machines à cartouches envoyées par M. Erickson. Enfin, on nous apporta une cruche d'excellente bière, qu'on nous distribua dans des verres en bois artistement sculptés. On la puisait dans la cruche à l'aide d'une cuillère fabriquée avec un fruit de calebasse. Cette bière nous fut servie par une dame de la cour, dont le costume était encore plus simplifié que celui du roi. Il se composait d'une ceinture de perles dont les rangées formaient une espèce de draperie par-devant, mais qui, par derrière, étaient réunis et retroussées vers le bas du dos. Elle avait suppléé à cette pénurie du costume par une grande profusion d'huile ou de beurre frais, dont elle était toute ruisselante. Dans toutes les tribus de l'Ovampo, les indigènes portent un vêtement analogue; seulement, les hommes ont, par derrière, une espèce de petite queue, dont la forme bizarre varie selon chaque peuplade et paraît en être comme un signe distinctif. Quant à la coiffure des femmes, elle est très compliquée et change, sans doute, avec les modes. Plusieurs d'entre elles se forment, avec les fibres du palmier, une chevelure artificielle, dont les longues tresses tombent jusqu'au bas du dos. Elles suspendent à ces tresses des morceaux de bois qui, lorsqu'elles marchent, font un petit cliquetis; c'est pour elles le plus haut degré de coquetterie, car il y a ici de la coquetterie comme partout ailleurs; les femmes vendent jusqu'à leur dernière mesure de grain pour acheter des perles. Quand on eut achevé de boire la bière, le roi prit congé de nous, et ainsi se termina ma première visite. Son résultat avait entièrement répondu à mes désirs.

J'employai les jours suivants à étudier la langue, les mœurs et les usages du pays, et aussi les cultures et les ressources alimentaires, point capital pour les œuvres de la mission.

La nourriture des indigènes se tire, partie du produit de leurs troupeaux, partie de celui des cultures.

Le bétail abonde: bœufs, chèvres et porcs sont de couleur noire et de très petite taille. Les moutons y sont rares et ne semblent pas y prospérer beaucoup. Les chiens sont également recherchés comme un mets délicat, par les Ovampos. En fait de volailles, ils n'ont que des poules d'une très petite

espèce ; mais nul doute que les autres oiseaux domestiques et surtout les canards n'y puissent réussir parfaitement. A ces divers produits, il faut ajouter ceux de la pêche et de la pisciculture qui jouent un rôle très important dans l'alimentation. Non-seulement les indigènes prennent une très grande quantité de poissons, lors de l'inondation périodique, alors que le fleuve couvre de ses eaux presque tout l'Ovam-po ; mais ils en conservent et en élèvent beaucoup dans les mares et les puits. Ces poissons, et ce sont principalement des bagres ou silures, atteignent des proportions énormes. La chair en est grasse et se rapproche de celle l'anguille. Pendant la saison sèche, il s'enfoncent dans la vase et y restent de longs mois jusqu'au retour de la pluie. Les grenouilles sont également un important article d'alimentation. Elles séjournent dans le sol desséché pendant tout l'hiver et apparaissent subitement après les premières pluies. Elles sont très bonnes à manger et atteignent la grosseur d'un pigeon. Avec la crue du fleuve lorsque l'eau pénètre par les omarambas jusqu'aux extrémités de la contrée, on voit aussi des légions d'oiseaux aquatiques, tels que canards, oies, grues ; les indigènes en tuent une très grande quantité et recueillent les œufs dans les prairies.

Quant aux viviers où l'on conserve le poisson, il y en a de deux espèces, les uns sont ce que nous appelons des mares ou viviers proprement dits. Ils se remplissent, au moment des pluies, mais tarissent ordinairement, pendant la saison sèche, soit par l'évaporation, soit parce que l'eau sert à abreuver les troupeaux. Les indigènes ont un grand nombre de ces mares, qu'ils entourent souvent d'une haie pour la préservation de l'eau et du poisson. Elles sont toujours creusées dans les omarambas et souvent ombragées d'arbres séculaires.

Les autres sont de véritables puits souvent pratiqués à de grandes profondeurs et où l'eau se réunit par infiltration, car une nappe d'eau souterraine se déploie sous tout l'Ovam-po. Vous avez beau épuiser ces puits, ils se remplissent de nouveau ; seulement leur niveau descend en même temps que celui de la nappe souterraine. Quand ils sont entièrement desséchés, les indigènes les creusent de plus en plus, souvent

jusqu'à une profondeur considérable, et de cette façon, ils ont toujours de l'eau en abondance. Il leur arrive parfois d'atteindre des couches inférieures où le sol est salé et alors l'eau cesse d'être potable.

Parmi les cultures de l'Ovampo, figurent, au premier rang, les deux graminées, dont l'une est le *sorgho* ou *dourah* et l'autre le mil du Sénégal. Les indigènes mangent le sorgho ou simplement bouilli, ou bien encore réduit en farine. Le petit mil est toujours en farine. Les habitans font, avec ces grains, une excellente bière, aussi rafraîchissante que celle d'Europe.

Après les graminées, vient la culture des haricots, qui se fait sur une grande échelle, ainsi que celle des citrouilles et des melons cafres.

Les arbres fruitiers sont au nombre de sept et produisent une incalculable quantité de substances alimentaires : elles suffiraient, au besoin, pour nourrir une partie de la population, ce qui a lieu effectivement pour les gens pauvres.

On distingue d'abord le palmier appelé *omondonga*. Ce palmier a les feuilles en éventail, tel que le ronnier du Sénégal et porte de longues grappes de fruits violets, dont chacun est de la grosseur d'une orange. La pulpe en est très nourrissante et a la saveur du pain d'épice. Les Européens la font bouillir avec du lait et en fabriquent une espèce de chocolat. Quant à l'amande contenue dans la coque, elle est tellement dure que c'est à peine si le tranchant d'une hache parvient à l'entamer. Elle est blanche et peut remplacer l'ivoire, d'où le nom d'ivoire végétal qui lui a été donné. Les indigènes mangent aussi la partie farineuse du tronc et les jeunes feuilles ou bourgeons, tel que cela se pratique dans les colonies pour le chou palmiste.

Un des plus beaux arbres que l'on rencontre ensuite et qui vient de préférence sur le bord des omarambas est l'*Pogonandé*. Il égale nos chênes d'Europe, mais son feuillage bien plus fourni est impénétrable aux rayons du soleil. Le fruit ressemble à une petite prune avec trois ou quatre pépins au lieu d'un seul noyau. On mange ces fruits lorsqu'ils sont bien mûrs, ou on les fait sécher pour les conserver. Pendant cinq mois de l'année, de juin à décembre, ils

fournissent aux indigènes une nourriture succulente et très salubre.

L'*ozombé* est aussi un arbre de première grandeur, il ressemble assez à nos ormeaux. Il est couvert d'une multitude de petits fruits, de la forme et de la grosseur des piments, on les appelle *omiché*. Ils sont très sucrés. On peut les manger frais ou en faire des gâteaux qu'on dessèche à la manière des dattes. Ces gâteaux ont le goût du miel et se conservent très longtemps.

Le *mohongo* est un arbre immense de la famille des spondiacées. Son feuillage est très beau, passant alternativement du violet à un vert tendre et frais. Ses branches couvrent un espace de 40 à 50 mètres de diamètre. Il produit chaque année une grande quantité de fruits très agréables. On les emploie surtout à faire une espèce de vin enivrant, que les indigènes estiment beaucoup, mais qui paraît peu salubre pour les Européens. Ce vin se fabrique avec la pulpe du fruit. Le noyau contient aussi une excellente noix comestible et oléagineuse. Les Européens l'appellent l'arbre à bière.

Le *mokouyou* est un immense figuier couvrant également un espace de 40 mètres de diamètre. Il est chargé d'une multitude de petites figues jaunes et rouges, qui sont un aliment pour les hommes et pour les animaux. Elles sont loin toutefois d'égaliser nos figues d'Europe pour la qualité, quoique j'en aie rencontré de très sucrées. Je crois qu'on pourrait les améliorer par la culture, mais comme les indigènes ne sèment pas ces arbres, les mauvaises variétés se multiplient indéfiniment.

Le *mokété* est de la taille de nos noyers; il a le bois très mou, l'écorce d'un jaune cuivré et brillant, et les feuilles semblables à celles du maronnier d'Inde, mais plus grandes. Son fruit a l'apparence d'une poire et contient un gros noyau. On en mange la pulpe et aussi l'amande, qui est oléagineuse.

Le *mahoni* est un strychnos qui, par sa taille, par la grosseur et la couleur de ses fruits, ressemble à nos orangers, d'où le nom d'orange sauvage que lui donnent les Européens. Il y en a de trois espèces. Deux d'entre elles portent des fruits délicieux, sucrés et acidulés, qui pourraient rivaliser avec les meilleurs que je connaisse. La troisième espèce, appelée.

eponaka, est moins délicate et a un goût qui rappelle la pomme cannelle.

Comme il ne gèle jamais dans l'Ovampo, je ne doute nullement qu'on ne puisse y cultiver avec succès un grand nombre de productions des tropiques.

Cette contrée est un terrain d'alluvion. Aucune rivière ne s'en échappe, elle reçoit, au contraire, chaque année, les eaux du Cunène qui jouent ici un rôle analogue à celui du Nil en Egypte. Sa fertilité paraît donc inépuisable et s'accroîtra avec le temps. Plus on creuse le sol, et plus il est riche en principes fertilisants; aussi lorsque les Européens pratiquent un puits ont-ils le soin d'en transporter la dernière couche dans leurs jardins pour les féconder. C'est, je crois, à cette épaisseur de terre végétale qu'on doit attribuer la vigueur des arbres fruitiers. Le coton croît partout à l'état spontané, mais les indigènes n'en font aucun usage.

Quant au climat, il est parfaitement salubre pendant la principale partie de l'année; mais, dans la saison pluvieuse, on est exposé à quelques attaques de fièvre intermittente qui cède, du reste, facilement à l'action de la quinine.

IV

D'OLOKONDA A KYPANDEKA.

12 août. *Départ d'Olokonda.*—Après avoir passé une douzaine de jours à Olokonda, je résolus de poursuivre mon exploration jusque dans le Quamhama, la plus grande des tribus de l'Ovampo. M. Carlson s'y rendait pour son négoce. Je ne pouvais trouver une meilleure occasion, et nous partîmes le 12. Nous mîmes trois jours à traverser la forêt qui sépare les deux tribus. Elle est magnifique, composée principalement de banhimas. Ça et là se trouvent aussi de grands arbres fruitiers, car tous y croissent spontanément et n'ont point été importés d'ailleurs.

14 août. *Okivera.*—Le 14 août, dans la matinée, nous arrivâmes au premier village du Quamhama appelé Okivera, du nom de son chef. Là nous trouvâmes des puits d'excellente eau et de beaux jardins autour du vleg alors desséché. Parmi les arbres de la localité, je remarque un moringa, inconnu.

je le crois, des botanistes. Il égale en hauteur nos plus grands noyers et a les feuilles à peu près semblables. De loin, les fruits ont l'aspect de ceux du boabab. A l'époque de la maturité, les cinq parties qui composent sa silique se recourbent et laissent tomber des graines ailées dont les indigènes extraient une huile, qu'ils estiment beaucoup pour s'oindre le corps.

Nous ne restâmes que quelques heures chez Okivera, et nous continuâmes notre route jusque chez la princesse Shinona, sœur du roi, qui gouverne ce district. Nous suivîmes pour y arriver un omaramba couvert de hautes graminées et ayant l'apparence d'une prairie. Les deux rives étaient parsemées de jardins et de fermes. L'apparition de nos deux wagons excitait vivement la curiosité des indigènes, et nous fûmes bientôt suivis par une procession d'Ovampos qui nous accompagnèrent à de longues distances.

L'aspect du Quanhama est beaucoup plus pittoresque que celui de l'Ondongo. Ce dernier n'offre qu'une immense plaine cultivée et entourée de forêts. Les omarambas y sont assez rares. Le Quanhama, au contraire, les deux Omboudja et l'Okarathie sont sillonnés par un grand réseau d'omarambas qui y apportent les eaux du fleuve et en même temps la fécondité. Ces eaux sont claires, limpides, et s'avancent très doucement sur le gazon en entraînant avec elles une innombrable quantité de poissons. Cette inondation ne fait que fertiliser les prairies sans détruire le gazon, mais semble contraire à la croissance des arbres. Les omarambas apparaissent donc comme des clairières au milieu des forêts et donnent à la contrée l'aspect d'un parc sans fin. Quant aux jardins et aux vergers, ils sont entremêlés de forêts, ce qui n'a pas lieu dans l'Odonga. Comme les arbres fruitiers sont très multipliés dans le Quanhama, l'ensemble du pays a l'apparence d'une forêt, tandis que l'Odonga ressemble à une plaine cultivée. Le Quanhama est d'une fertilité extrême, et les vivres y sont à très bon marché. Un bœuf nous coûtait 15 shellings, une poule 0,10c et une ration de sorgho pour la nourriture quotidienne d'un homme 0,05c. Aussi je fis chez Shinona d'amples provisions pour mes gens.

Shinona fut très bienveillante à notre égard pendant le

séjour assez long que nous fîmes chez elle. Tout voyageur, en effet, qui arrive par cette route d'Odonga, doit attendre en ce lieu l'autorisation du roi pour se rendre à sa résidence. Il nous fallut donc y rester quatre jours et, maintes fois, la princesse nous invita à boire de la bière dans une de ses fermes. Un jour même, elle nous offrit à dîner. Il n'y avait ni plats ni assiettes ; le mari de Shinona, ayant saisi un poulet cuit au beurre, l'écartela avec ses mains, et allait placer un des membres du volatile sur mes genoux, lorsque, heureusement, je fus assez prompt pour interposer mon mouchoir entre ma soutane et le morceau friand. Une dame de la maison, d'un autre côté, roulait entre ses mains une espèce de bouillie dont elle formait des boulettes qu'elle me présentait avec de grandes instances pour y faire honneur. Mais le courage me manqua pour cette dernière friandise, et je m'en tins au poulet, avec la résolution d'être plus réservé à l'avenir pour accepter les dîners indigènes.

La bière, malheureusement, n'était pas la seule boisson dont usait la princesse ; elle venait naguère de faire aussi auprès des Portugais l'acquisition d'un baril de tafia ; elle le consommait avec une rapidité qui souvent la mettait dans un état d'ivresse fort peu convenable pour son sexe et sa position.

18 août. *Départ pour Kypandeka.*—Enfin, le 18 août, après avoir reçu l'autorisation du roi et plusieurs de ses gens pour nous accompagner, nous nous dirigeâmes vers sa résidence. La route était toujours dans un omaramba et le pays d'une grande beauté. Ne voulant pas arriver au milieu de la nuit, nous avons dormi à mi-chemin, et nous sommes parvenus dans la matinée à la résidence royale.

19 août. *Kypandeka.*—L'habitation de Kypandeka n'a pas moins d'une demi-lieue de circuit, et la libre entrée en est interdite soit à ses sujets, soit aux étrangers. Ces derniers sont ou Anglais ou Portugais. Le roi a assigné à chacune de ces deux classes de négociants, un quartier distinct, où chacun doit se tenir renfermé, sans chercher à communiquer avec ceux de l'autre nation. Cette mesure paraît quelque peu despotique ; mais il faut bien s'y soumettre, sous peine de s'exposer à de grands inconvénients. Kypandeka ayant,

en effet, surpris un jour quelques Portugais auprès d'un wagon anglais, les poursuivit à coups de flèche, et ils durent chercher leur salut dans la vitesse de leurs jambes.

Les Portugais font venir de l'eau-de-vie de Mossamedès et la transportent à dos d'hommes dans des barils allongés et d'une forme très portative. Leurs factoreries sont à Humbé sur la rive nord du Cunène, et ils mettent environ deux jours pour arriver de là chez Kypandeka. Ils reçoivent en échange, soit du bétail, soit des esclaves ; mais le roi s'empare tout d'abord de l'eau-de-vie, et le paiement se fait attendre souvent fort longtemps. Quant aux Anglais, ils ne vendent jamais qu'au comptant ; ils apportent des fusils, de la poudre, du plomb, des cartouches, des chevaux, et reçoivent en retour du bétail, de l'ivoire et des plumes d'autruche. Le roi ne fait pas le commerce par lui-même, mais par les gens de la cour. Il revendique pour lui seul tout le monopole et place toujours des gardes auprès des wagons pour empêcher les transactions illicites. Toutefois, les négociants savent gagner les sentinelles qui sont loin d'être incorruptibles et qui gardent un silence prudent sur les contrebandes qui se font pendant la nuit. Comme conséquence de ces divers usages, le roi, dès notre arrivée, nous assigna le lieu de notre résidence tout près de son palais, puis nous envoya un nombreux personnel tant pour notre service que pour surveiller le négoce, et enfin nous procura des vivres en abondance.

Le dimanche, 24, fête du saint Cœur de Marie, j'eus le bonheur de célébrer la sainte messe sur le devant de mon wagon, à l'ombre d'un grand arbre. C'était la première fois que l'auguste sacrifice était offert dans cette contrée. Les indigènes y assistèrent avec un profond respect. Enfin, le 25 août, je pus obtenir audience du roi. Tous les jours, il nous avait envoyé des présents, et je ne lui avais encore rien donné en retour. Ce jour-là encore il me fit offrir un grand vase de bière, mais le messenger en même temps m'adressa ces paroles de la part du prince : " Je t'envoie souvent des cadeaux, et M. Carlson m'a déjà fait parvenir les siens ; pourquoi donc ne m'as-tu rien présenté ? " Là-dessus, je lui fis répondre que moi aussi je lui avais apporté un beau

rifle pour tuer les éléphants, mais que je tenais à le lui offrir moi-même. Quand le roi sera prêt à me recevoir, ajoutai-je, je m'enpresserai de me rendre auprès de lui. Ce que j'avais prévu arriva.

Deux heures après, le messenger revint, m'annonçant que le roi nous attendait, M. Carlson et moi. Je fis ma toilette, et nous nous rendîmes en toute hâte au palais. Après avoir traversé plusieurs cours et parcouru le labyrinthe de corridors en usage dans l'Ovampo, on nous fit entrer dans une salle d'attente, attenant aux appartements royaux. Dix minutes après, on nous introduisit auprès de Sa Majesté. Kypandeka était placé au fond d'une cour sur un tronc d'arbre qui lui servait de siège ; il nous fit assoir à ses côtés. Tout le reste du personnel se mit à genoux en face de lui. Il était vêtu à l'européenne et me parut encore jeune ; cependant il était déjà roi lorsque Galton arriva dans le pays, il y a trente ans environ, ce qui doit lui donner une cinquantaine d'années. Il nous reçut très amicalement et s'informa avec soin de l'endroit où se trouvaient les boers ou fermiers hollandais, dont il paraissait avoir une grande frayeur. Nous le rassurâmes en lui disant qu'ils étaient sur le bord de la mer à 14 journées de chez lui et qu'il n'avait rien à craindre de ce côté pour la sécurité de son royaume. J'abordai ensuite la question de l'établissement d'une mission catholique dans le pays et lui demandai s'il lui serait agréable que je vinsse me fixer dans le Quanhama. Sa surprise fut extrême à cette proposition qu'il hésitait d'abord à prendre au sérieux. Mais, sur mon affirmation réitérée, il me dit de suite qu'il en serait très heureux, qu'il me donnerait un beau terrain et que je pouvais compter sur sa protection. Je lui racontai ensuite que je me trouvais, il y a environ douze ans, sur le territoire portugais au nord du Cunène et que là j'avais connu plusieurs personnages dont il devait se souvenir lui-même, entre autres, M. Brochado, le premier européen qui a visité cette tribu, et M. Mattha, gouverneur de Mossamedès. Le roi me dit qu'il se les rappelait fort bien l'un et l'autre, mais qu'il avait appris naguère la mort du dernier. Je m'informai ensuite s'il y avait quelques Portugais dans son royaume et lui demandai la permission de me mettre en relation avec eux

et de leur confier des lettres pour l'Europe. Il me répondit qu'ils étaient tous partis. On présenta alors les différents cadeaux ; le roi les accepta avec plaisir, et après nous avoir offert un vase de bière, il prit congé de nous.

Nous étions déjà sortis du palais et regagnions notre wagon, lorsqu'il envoya un de ses officiers nous demander si nous aimions le poisson. Sur notre réponse affirmative, il nous fit apporter aussitôt deux beaux silures dont l'un était encore vivant. Puis bientôt, en signe de joie de notre visite et sans doute des présents, les danses et les chants commencèrent et se prolongèrent assez longtemps dans la nuit. De mon côté, je n'étais pas moins satisfait du résultat de ma visite, puisque j'avais obtenu l'objet principal de mon voyage, l'autorisation d'établir une mission catholique dans cette tribu.

Je n'avais eu, d'ailleurs, que quelques jours à attendre cette audience, ce dont je devais beaucoup me féliciter, car le roi affecte de se rendre invisible. Il fait séjourner souvent les négocians pendant plusieurs semaines avant de les admettre en sa présence, et quelquefois même il ne leur accorde jamais cette faveur.

Dans tout l'Ovampo, c'est un usage que le prince héritier présomptif de la couronne soit toujours désigné du vivant de son prédécesseur, non seulement afin qu'il puisse longtemps à l'avance s'initier à la science du gouvernement, mais aussi afin d'éviter toute compétition à la mort du roi régnant.

Le prince héritier présomptif de la couronne du Quanhama est actuellement un jeune homme nommé Nambadi, qui habite à une journée de Kypandeka. Le roi le redoute comme un prétendant dangereux et ne lui permet pas facilement la traite avec les Européens. Aussi le pauvre prince se trouvait à court de cartouches et d'autres munitions. M. Carlson lui en procura, mais tout dut se faire la nuit et à l'insu du roi.

Comme nous ne pouvions facilement avoir accès auprès de Kypandeka et que ce dernier mettait de grandes lenteurs dans ses opérations commerciales, il nous fallut attendre jusqu'au 30 octobre avant de quitter sa résidence.

J'ai profité de ce temps pour étudier le pays et recueillir

tous les renseignements que j'ai pu sur les tribus voisines. J'ai également fait un herbier de toutes les plantes que j'ai rencontrées en fleur à cette saison de l'année. Je ne vous dirai rien ici de la flore de la contrée que je n'ai encore pu examiner que fort imparfaitement, mais on lira, je le crois, avec intérêt ces quelques notions ethnographiques que j'ai réunies.

V

DE KYPANDEKA A OMARURU.

Le nom d'*Ovampo* sert à désigner, en Europe, l'ensemble des tribus qui habitent la rive méridionale du Cunène depuis le 15e degré de latitude sud jusqu'aux montagnes de Kaoko.

Cette dénomination et cette délimitation me semblent arbitraires et répondent très peu aux données géographiques de la contrée.

Le nom d'*Ovampo* est complètement inconnu des indigènes qui n'ont aucun mot générique pour exprimer l'ensemble de leurs tribus. Ils désignent chacune par son nom particulier et ce sont seulement les Héréros qui disent *Ovambo* et *Ambo* pour distinguer certaines tribus.

Quant aux limites de cette contrée, les Européens les restreignent aux onze tribus comprises dans le territoire indiqué ci-dessus, mais on ne voit pas pourquoi on ne l'étendrait pas à celles qui habitent la rive gauche de l'*Okavango* jusqu'à *Libebé*, puisqu'elles appartiennent évidemment à la même race, parlent un dialecte semblable, ont les mêmes usages et sont considérées par les Héréros comme faisant partie de la race *Ovampo*. Il me semblent donc que, puisqu'on a adopté cette dénomination d'*Ovampo*, on devrait l'appliquer non-seulement aux peuplades qui occupent la rive gauche de l'*Okavango*, mais à celles de la rive droite du Cunène qu'on vient de découvrir cette année.

Toutes ces tribus vivent entièrement isolées les unes des autres par des forêts qui entourent chacune d'elles et la séparent de ses voisines. Personne n'habite ces terrains neutres et intermédiaires. Sans cesse en guerre les unes contre les autres, elles cherchent tous les moyens de se voler

réciiproquement leurs troupeaux. A cet effet, des bandes de pillards traversent la forêt et se tiennent cachés à l'abord des premières fermes de la tribu voisine. Lorsque la nuit est arrivée, ils s'approchent sans bruit de la clôture où sont renfermés les bœufs, en arrachent les pieux et emmènent le bétail avec célérité. Si le propriétaire se réveille sur ces entrefaites et s'aperçoit du rapt, il poursuit les agresseurs qui, dans cette occasion, abandonnent ordinairement leur proie et prennent la fuite; parfois aussi ils résistent et engagent le combat, s'ils se sentent assez forts pour avoir l'avantage. Mais ce dernier cas arrive rarement, parce que, aux premiers coups de feu, l'alarme est donnée dans toutes les fermes voisines, et tous unissent leurs efforts contre l'ennemi commun.

Quant aux dialectes de la contrée, ils diffèrent plus ou moins, mais appartiennent cependant à une même langue. Elle a beaucoup d'affinité avec le damara, et les indigènes des deux pays se comprennent facilement. Ces dialectes ont également une grande ressemblance avec le flot ou langue du Congo.

Les principales tribus que les géographes réunissent sous le nom d'Ovampo sont au nombre de onze.

1o. L'*Ondonga*, appelé aussi Ovampo par les Héréros, est la première qu'on rencontre en venant du Damara et celle qui occupe la position la plus méridionale. L'Anglais Galton est le premier Européen qui y ait pénétré, aussi l'influence anglaise y est toujours restée prédominante. Lors du voyage de Galton, l'Ondonga était gouverné par le roi Nangro. A celui-ci a succédé son frère Chypanza, à Chypanza, Chykongo, et à dernier, Kombondé, actuellement régnant. Chykongo avait appelé à son aide contre Chypanza le fameux chef hottentot Jonker Afrikanir qui dévasta une partie de l'Ovampo.

Kombondé est très bon pour les Européens et désire introduire la civilisation parmi son peuple. C'est chez lui que sont établies depuis huit ans environ les quatre missions russes de la contrée. C'est là aussi que se trouve la factorerie anglaise, la seule qui existe dans l'Ovampo.

La population peut s'élever à 15,000 âmes et le roi possède

environ 2,000 fusils. C'est après le Quanhama l'Etat le plus puissant de l'Ovampo.

Kombondé réclame, pour limite sud de son royaume, les fontaines d'Ombika et celle d'Otavi, mais cette dernière, occupée par les Bushmen, est contestée par les Héréros.

20. L'*Oquambi*. Cet Etat est au nord-ouest du premier et compte une population estimée par les uns à 5,000 et par d'autres à 10,000 âmes.

Son roi actuel est Nihombo. Il désirerait posséder chez lui, comme son voisin, une station de missionnaires.

30. L'*Ongangera* est à l'ouest de l'Oquambi et est gouverné par le roi Hiombo. Cette tribu a perdu beaucoup de son influence dans ces derniers temps, depuis qu'elle a été pillée par Jonker Africanjr et Chykongo. Cependant, sa population est encore de 10,000 habitants. Outre les céréales cultivées dans les autres tribus, les Ongangeras ont aussi le *voundzia subterranea*, espèce de haricot qui croît sous terre.

40. L'*Oqualudi*, appelé par les Portugais Qualudé et par les Anglais Okaruthie, est au nord-ouest de l'Ongangera, et ne compte pas plus de 6,000 habitants. Cette tribu a pour roi Chykongo et est à l'ouest de tous les autres. Elle n'est qu'à une petite distance des montagnes de Kaoko où vient de s'établir la colonie des Boers dont j'ai déjà parlé.

50. et 60. *Les deux Omban'ja* (grand et petit). Ces tribus voisines l'une de l'autre, sont situées sur les deux rives d'un omaramba non loin du Cunène, en face à peu près de Humbé et au nord de l'Oquambi. Le roi du grand Ombandja se nomme Ikara et celui du petit Ombandja Otkiroura. La population des deux tribus peut s'élever à 15,000 âmes. Comme elles n'ont pas de terrain pour la chasse aux éléphants, elles ne peuvent faire par conséquent d'autre commerce que celui du bétail.

70. et 80. Entre Oquambi, Ongangera et les Ombandja habitent les deux tribus des *Ombalandus*, dont l'une, la plus méridionale, porte le nom de Orim du Komutwé, ou hommes des arbres. Cette appellation lui vient de l'usage où sont ces indigènes de monter sur les arbres pour se défendre en temps de guerre. Cette tribu a adopté depuis peu la forme ép publicaine. Son dernier roi, ayant fatigué la population

par son despotisme, fut écrasé par ses propres sujets sous le toit de sa maison ; et depuis lors ils ont résolu de se gouverner par eux-mêmes. Ces deux tribus sont très pauvres ; souvent attaquées par les autres, elles se défendent vaillamment et ont su jusqu'ici conserver leur indépendance. Le chef actuel des Ombalandus est Ovahila.

9o. Le *Quanhama* ou *Oquanyama*, c'est-à-dire le pays de la viande, est le plus grand et le plus puissant des Etats de l'Ovampo. Il s'étend à l'est d'Ombandja jusqu'au fleuve Okavango ; mais la contrée voisine de ce fleuve, appelée Okimboru, n'est habitée que par des Bushmen, chasseurs du roi Kypandeka. On y envoie aussi des troupeaux pour pâturer.

On ne peut évaluer la population à moins de 60,000 âmes. Le sol y est d'une fertilité prodigieuse et pourrait nourrir une nation bien plus nombreuse, car une faible partie seulement est mise en culture. Kypandeka est très redouté de tous ses voisins et même de ses propres sujets sur lesquels il a le pouvoir le plus absolu.

10o. L'*Okafina* ou *Cafina* est une très petite tribu au nord-est de l'Oquanyama. Pour se protéger contre les invasions de Kypandeka, elle vit réunie dans une espèce de forteresse où elle se défend tant bien que mal contre son puissant ennemi. Le nom du roi actuel est Naringué et la population est estimée à 1,500 âmes.

11o. L'*Hali*, *Evalé*, *Avaré* ou *Var*, ainsi que l'appellent les Portugais, est le plus septentrional des Etats de l'Ovampo. Son roi est Nambingua. La population est de 2,500 âmes. Les voyageurs anglais n'ont pas jusqu'ici dépassé cette tribu avec leurs wagons, du moins dans cette direction, car un Irlandais catholique, M. Harisson, a remonté, l'année dernière, le fleuve Okavango jusqu'au-delà du 15^e degré de latitude sud.

Handa. Il faudrait encore ajouter, pour avoir une énumération complète, Handa, très petit Etat au nord-est de l'Okafina, puis les diverses tribus qui habitent sur la rive gauche de l'Okavango, telles que celles du roi Basi, de la reine Kapongo et du roi Nangana, tribus depuis quelque temps très fréquentées des chasseurs. Il faudrait enfin y

réunir également toutes les petites peuplades situées sur la rive sud du Cunène, depuis celle du roi Ororé jusqu'à Om-bandja. Une d'entre elles porte le nom de Hinga; mais les autres sont encore trop peu connues pour que je puisse en faire la description.

Un grand nombre de Bushmen habitent aussi les terres de l'Ovampo; ils sont appelés par les indigènes Okouangalas, et par les Portugais Mucuanallas. Quant aux Nhembas, placés sur la carte de Petermann d'après les indications portugaises, il m'a été impossible d'obtenir aucune indication à ce sujet. Cette tribu est entièrement inconnue, soit des indigènes, soit des chasseurs qui parcourent continuellement la contrée, où la place le célèbre géographe. Si on tarde encore à la retrouver, je pense qu'il sera convenable de l'omettre sur les nouvelles cartes.

Tels sont les principaux renseignements que j'ai pu obtenir sur l'Ovampo. Comme nous étions arrivés à la fin d'octobre, la saison des pluies allait commencer et nous pressâmes notre départ. Le roi Kypandeka fut, en cette occasion, très-aimable pour moi. Il m'envoya son premier ministre pour me faire ses compliments et me rappeler la promesse de revenir bientôt établir une mission chez lui. Il ajouta qu'une personne de la Cour résiderait toujours avec les missionnaires pour assurer leur sécurité et éloigner d'eux toute espèce de trouble et d'embarras. Sa fille vint également nous faire ses adieux et plusieurs soldats eurent ordre de nous accompagner jusqu'à la frontière.

30 octobre. Enfin, le 30 octobre au matin, eut lieu le départ. Nous revîmes de nouveau Shinona, le village d'Okivera et cinq jours après, le 4 novembre, nous étions de retour à Olokonda, où je trouvai un négociant qui se disposait à partir pour le Quenhama.

J'avais une idée suffisante de l'Ovampo et de ses habitants; le but de mon voyage était accompli et j'aurais désiré retourner de suite à Omaruru. Mais l'année avait été très sèche, beaucoup de fontaines étaient tarics, les pâturages peu abondants, il fallait attendre la saison des pluies.

Ces pluies ne sont arrivées que vers la fin de novembre; mais, en m'obligeant à prolonger mon séjour, elles m'ont

procuré la satisfaction de voir l'Ovampo dans toute sa splendeur, avec ses arbres couverts de fleurs et ses jardins ensemencés.

Les grenouilles, en même temps, ont quitté leurs retraites souterraines, et, plusieurs fois, ont figuré sur notre table des plats de ces énormes batraciens, dont la chaire est aussi délicate que celle de leurs congénères européens. Ici, vu la taille de l'animal, on le mange tout entier, et non pas seulement les membres postérieurs comme en France. Pour préparer ces grenouilles, les indigènes les saisissent par le dos, leur font une incision longitudinale de la bouche jusqu'aux cuisses et les dépouillent ainsi avec une rapidité extrême. Sans peau et sans intestins, ces animaux peuvent encore nager, ce qui indique chez eux un degré extraordinaire de vitalité.

Leur quantité est si considérable que les indigènes ne les consomment pas toutes lorsqu'elles sont fraîches. En conséquence, ils les font sécher et peuvent ainsi les conserver longtemps. Les enfants sont très adroits à la pêche, ou plutôt à la chasse aux grenouilles qu'ils percent de leurs flèches et recueillent en très grande quantité, sans que ce massacre permanent paraisse en diminuer le nombre dans la contrée.

Lès pluies étant tombées en abondance et l'herbe commençant à croître et à assurer pour nos bœufs une nourriture suffisante, nous avons quitté, le 2 décembre, Olokonda, et nous nous sommes dirigés cette fois non sur les fontaines de Nohorongo, mais vers l'omaramba d'Ikouma, qui sort du fleuve Cunène lorsqu'il déborde, pour venir former le lac Etosha, presque au pied des montagnes du Damara. C'est le 5 décembre que nous l'avons atteinte, son courant était encore très faible et l'eau entièrement salée. Le jour suivant, nous avons gagné Itiro, où nous avons retrouvé la même rivière; elle n'était pas seulement salée, mais rouge comme du sang. D'épaisses couches de sel garnissaient les rives. Ce sel était d'une blancheur éblouissante et produisait l'effet de la neige pendant l'hiver sur le bord de nos ruisseaux.

Comme la pluie ne faisait que commencer, il y avait peu d'eau dans la rivière; mais son lit était profond et les rives

écartées, ce qui suppose un torrent considérable dans la saison pluvieuse. A cette époque, l'eau est douce, et on y rencontre du poisson. Là les Bushmen des environs font la chasse aux *sprinkbroks*. Elle consiste à poursuivre le gibier à travers les plaines voisines, à le pousser et à le précipiter dans la rivière ; il est facile alors d'en tuer une très grande quantité.

A l'entrée de la nuit, nous arrivâmes aux fontaines de Katumari dans un endroit très pittoresque où pullulaient de beaux oiseaux, appelés khoran, de la grosseur de nos perdrix.

Le 6, nous quittâmes Katumari, et pendant la nuit, nous contournâmes le lac Etosha qui était encore entièrement à sec, car il n'a d'eau que pendant les pluies. Ce lac ne sert pas de réservoir au fleuve Okavango comme Petermann l'indique sur sa carte. Il n'a aucune communication avec ce fleuve, et l'omaramba, qui le prolonge à l'est par Onondowa, ne va pas jusqu'à Okavango, quoiqu'il atteigne presque l'omaramba Sheshongo. J'ai la certitude qu'il se remplit par la rivière d'Ikouma dont j'ai parfaitement observé la direction. M. Leen, qui connaît très bien cette contrée, m'a assuré que l'omaramba d'Ikouma traverse l'Ongangera et par conséquent doit sortir du Cunène au-dessous d'Ombandja.

Le 7 au matin, nous arrivâmes aux fontaines d'Okondeka où nous passâmes la journée. Il ne nous restait plus qu'une trek pour rejoindre à Okokuego notre première route. Là, nous vîmes des chasseurs qui se rendaient aussi dans le Damara, et çà et là, nous rencontrâmes des négociants, entre autres à Otyomongoundi, M. Videberg, qui arrivait de visiter la nouvelle colonie de Boërs dans le Kaoko. Il nous donna de bonnes nouvelles de ces derniers ; ils avaient fait des jardins, construit des maisons et trouvaient le climat salubre.

Le 2 décembre, nous étions enfin de retour à Omaruru.

(Fin.)

Diocèse de St-Germain de Rimouski.

RIVIÈRE-BLEUE.

Cette mission est desservie par M. le curé de St-Eléuthère.

“ J’ai visité cet établissement quatre fois depuis le printemps dernier, écrit ce monsieur. Je dis la messe toutes les fois que je visite ce lieu ; j’y reste ordinairement trois jours et je confesse chaque fois les personnes qui le veulent. Il n’y a pas encore d’école ; j’ai trouvé là de pauvres petits êtres de 8, 10 et 11 ans sachant à peine faire le signe de la croix. J’ai emmené avec moi le plus vieux garçon, et lui ai fait apprendre ses prières et le catéchisme. Je pourrai lui faire recevoir la communion, je l’espère, à ma prochaine visite. Il faut espérer que la mère consentira à confier ses autres enfants pendant quelques mois à des familles étrangères pour qu’ils soient instruits des éléments de la religion. D’ailleurs ce sont de bonnes gens.

“ La petite mission de la Rivière-Bleue croîtra peu à peu comme les autres. Les commencements sont naturellement lents, vu la difficulté des communications ; mais, lorsque le chemin qui doit s’ouvrir jusqu’au Nouveau-Brunswick, suivant la volonté bien exprimée du gouvernement, sera fait, cette mission prendra vite plus d’importance. Ce sera la station centrale entre Madawaska et la province de Québec ; c’est aussi le lieu où les terres paraissent les plus avantageuses, et où les colons se porteront par conséquent plus volontiers.”

COTE NORD DU ST-LAURENT ET MISSIONS DE L'INTÉRIEUR.

LES SAUVAGES.

(Suite) (1)

Le Père Paul Le Jeune, S. J., résumant les travaux des missionnaires, rapporte les résultats obtenus sur la côte du Labrador.

(1) Voir le No 13, février 1881.

“ A l’Orient, tirant au Nord, dit-il, (1) le Père Bailloquet a donné jusqu’à l’embouchure de notre fleuve St-Laurent, à cent soixante lieues d’ici ; il y a visité sept ou huit nations différentes, les Papinachois, les Bersiamits, la nation des Monts-pelés, les Oumamioeux, et autres alliées de celle ci. C’est là que les uns ont pressé le père de les baptiser, croyant bien mériter ce bonheur, puisqu’ils avaient appris d’eux-mêmes les prières sans autre maître que le St-Esprit, par la rencontre de quelques sauvages chrétiens ; les autres lui ont présenté leurs enfants pour recevoir le saint baptême de ses mains, ne jugeant pas les leurs assez saintes pour ce sacré ministère ; les autres ont rallumé dans leurs cœurs le feu de dévotion, qui ne s’éteint pas tant par la véhémence du froid et l’abondance des neiges que par l’éloignement des églises et des pasteurs.”

En 1670 c’est au tour du Père Albanel de raconter les progrès que la foi avait fait parmi ces peuples :

“ La mission des Papinachois, écrivait-il à son supérieur, (2) est en très bon état et la piété y règne autant que jamais. Le Père Henri Nouvel y a fort travaillé il y a peu d’années, et les bonnes impressions qu’il leur a laissées subsistent encore ; de manière que le petit nombre de ceux qui ont retenu deux femmes contre les promesses qu’ils ont faites à Dieu dans leur baptême, n’a osé paraître ici. J’ai demeuré deux jours en ce lieu-là pour les instruire et les confirmer dans leurs bonnes résolutions, les confesser et leur administrer le sacrement de la sainte Eucharistie, et tous généralement m’ont fort contenté.

“ Il y avait déjà cinq ans que nos Pères missionnaires étant occupés ailleurs n’avaient pu visiter la nation des Oumamiois qui sont au-dessous des Papinachois, le long de notre fleuve. Cela me fit prendre le dessein de demander deux Français pour m’accompagner à M. de St-Denis, fort zélé pour la gloire de Dieu, et autant affectionné pour le bien spirituel des Sauvages qu’il l’est pour les intérêts des MM. de la compagnie au nom desquels il est envoyé en ces pays-là.

(1) Relation de 1661.

(2) Relation de 1670.

Il m'accorda volontiers tout ce que je désirais. Je pris encore avec moi deux sauvages de Tadoussac et une chaloupe, avec quoi j'entrepris mon voyage. Le 15 de juin qui était un dimanche, je partis au matin après avoir dit la sainte messe et j'arrivai le matin à la Rivière Noire, où il y avait des sauvages qui m'attendaient depuis un mois, pour faire leurs dévotions et se faire encore plus instruire qu'ils ne l'étaient.

“ Le seizième jour du même mois, je les confessai et les communiai tous ; et sur le jour, je vis arriver douze Oumamiois qui me venaient chercher.

“ Le dix-septième jour fut employé à consoler les pauvres abandonnés qui errent toute l'année dans les forêts et à instruire ceux qui se trouvaient présents.

“ Le dix-huitième, je partis avec douze Oumamiois, et me rendis à la Rivière Godbout, où ils s'étaient rassemblés au nombre de 130 personnes, tant Oumamiois que Ouchessiginionek.

“ Ces bons sauvages, qui avaient fait 200 lieues pour venir se faire instruire, me reçurent comme un ange du Ciel. Ce sont gens bien faits, dociles, paisibles et d'un bon naturel. Ils ont l'esprit bon et aisé. au reste ils sont fort judicieux et vivent très innocemment. La poligamie parmi eux passe pour une chose infâme et ils ont aversion de ceux qu'ils nomment sorciers, qui ont recours au diable pour la guérison des malades. Il y a quelques années, ils tuèrent un de ceux qui en faisaient profession. D'ailleurs ils sont pauvres beaucoup plus qu'on ne peut se l'imaginer. Ils vont tous couverts de peaux de caribou, matachiées avec art, et enrichies de poils de porc-épics ou de certaines plumes teintes de toutes sortes de couleurs. Les orignaux s'approchent de leur pays : ils ont quelques Caribous et fort peu de Castors, avec quelques poissons pour leur nourriture. Ils n'ont point encore l'usage des armes à feu, mais ils sont fort adroits à tirer de l'arc. Quand ils peuvent avoir un filet pour pêcher, ils se croient fort riches.

“ A mon arrivée, les capitaines me régalerent le mieux qu'il leur fut possible et s'excusèrent s'ils ne faisaient pas mieux sur ce qu'il y avait déjà vingt jours qu'ils m'attendaient, ce qui avait consumé toutes leurs vivres. Après quoi

je leur envoyai de quoi faire festin et leur fis présent d'une rez qui leur servit à faire bonne chair. Je ne parle point des bénédictions qu'ils me donnèrent, me marquant beaucoup plus que toute autre chose l'affection qu'ils ont pour leur salut éternel.

“ Dès le lendemain au matin, nous dressâmes une chapelle, que nous couvrîmes de la voile de notre chaloupe; et tous les sauvages vinrent cabaner auprès de nous. Je dis la sainte messe et leur fis alors la première instruction, après leur avoir expliqué le sujet qui m'avait porté à les venir voir de si loin. Après midi, je pris le nom de tous ceux qui y étaient, je séparai ceux qu'il fallait baptiser, de ceux qu'il fallait confesser, instruire et communier, et je leur fis encore une autre instruction.

“ Le vingtième du même mois, je baptisai 2 enfants; le 21, 8 adultes; le 23 et le 24, 16 adultes.”

“ Ils étaient tout le jour auprès de moi pour se faire instruire; et la nuit même ils ne me donnaient aucun repos. Un bon homme que je voulais instruire à se confesser, me dit à ma grande surprise : “ Il y a 16 ans que vous me baptisâtes à Tadoussac, et que vous m'appriâtes ce qu'il fallait croire, éviter et demander pour être sauvé. Depuis ce temps-là, j'ai exécuté soigneusement ce que vous m'enseignâtes, et je ne sache pas avoir rien oublié.”—Il instruisait ses enfants, et sa femme durant qu'elle vivait et avait un soin particulier à ce qu'ils sussent parfaitement leur créance. Il me parcourut toutes les actions de la journée, et me dit : “ Voilà ce que je fais chaque jour, voilà ce que je dis à Dieu : ” et c'étaient d'excellentes prières. En vérité j'eus de la confusion d'entendre et de voir comme cet homme vivait dans une parfaite innocence. Il m'ajouta que la raison pour laquelle il avait tant souhaité de me voir, était pour communier, et pour m'entendre parler de Dieu et de l'autre vie.

Je ne saurais finir ma lettre par une chose plus consolante.

“ Mon R. P., votré très humble et très obéissant serviteur en N.-S.

CHARLES ALBANEL.

En 1672, le Père François de Crépieul, racontait à son Supérieur les difficultés de ces missions.

“ J’eus le bonheur de goûter, dit-il (1), les premières incommodités de l’hivernement, causées par le froid, qui était déjà véhément (au commencement de novembre) : par le coucher, n’ayant plus désormais d’autre lit que la neige couverte de quelques branches de sapin ; mais surtout par la fumée, qui fait la grande croix de ceux qui hivernent parmi ces sauvages. Il faut y avoir passé pour concevoir les douleurs que cette sorte de fumée cause aux yeux qui n’y sont pas accoutumés et même à ceux des sauvages, surtout quand on est enrhumé, comme nous étions dans une petite cabane d’écorce, où le bois mouillé et demi-pourri qu’on y brûle, l’air humide, les neiges et les vents de certains temps rendent la fumée si piquante. Quoiqu’on s’en défende un peu, se tenant toujours couché le plus bas que l’on peut, on ne laisse pas de perdre presque la vue à force de pleurer : car les larmes coulent incessamment pendant tout le jour ; et des larmes si amères et si cuisantes que le soir on croirait avoir beaucoup de sel dans les yeux.

“ J’ai été bien aise de vous expliquer une fois pour toute cette peine parce que nous l’avons soufferte presque tout l’hiver. Pour ne pas se priver de la consolation d’entendre la sainte messe, nos sauvages aimaient mieux chaque jour s’exposer pendant que je la disais, à la rigueur du froid, éteignant le feu qui par sa fumée aurait empêché cette sainte action.”

Le Père raconte ensuite une mission de six mois qui se termina au *lac à la Croix* plus au nord que le Saguenay, puis il ajoute :

“ C’était le temps d’entreprendre la mission des Papinachois, pour laquelle Notre Seigneur m’avait conservé assez de forces. C’est à 30 lieues au-dessous de Tadoussac, et je m’y trouvai heureusement au temps que ces sauvages y abondent du fonds des bois (à la fin de mai) pour y faire leur petit commerce avec les Français.

“ Je donnai les instructions nécessaires à plusieurs de ces

(1) Relation de 1672.

pauvres gens, qui ne nous avaient encore jamais vus : je baptisai 13 de leurs enfants et administrai aux adultes les autres sacrements dont ils étaient capables.

“ La bonté divine me parut bien admirable pour le salut de deux femmes âgées de 80 ans, qui avaient autrefois été baptisées par le feu Père Lejeune, et n’avaient point vu aucun missionnaire. L’innocence et la pureté de vie qu’elles ont gardées dans leurs forêts pendant tant d’années, a sans doute mérité la grâce que Dieu leur a faite de se trouver ici avant que de mourir, pour se préparer à cet important passage de l’éternité.

“ Voilà, mon R. P., l’abrégé de ce qui s’est passé pendant mon hivernement : la grande grâce que je vous demande est de m’accorder le même bonheur pour l’hiver prochain, pendant lequel j’espère que Dieu me donnera le courage de réparer, par de nouvelles souffrances, les fautes que j’ai pu faire pendant celui-ci.”

MISSION DES MISTASSINS (1).

C’est encore au Père de Crépieul que nous devons la relation d’une excursion dans l’intérieur des terres. Il avait pris d’abord la voie de la rivière Papinachois. Au commencement de novembre 1673, accompagné de guides montagnais et de quatre familles d’Outabitibics (2), qu’il avait instruites, le Père entra dans le bois pour y chercher la vie, et aller au-devant d’une grande quantité de sauvages qui devaient descendre le printemps.

“ Après avoir heureusement traversé sept rapides, dit le Père (3), les glaces commencèrent à nous boucher le passage, ce qui nous obligea de nous arrêter sur une montagne. Nous construisîmes deux cabanes composées de trente-quatre personnes, que j’instruisais tous les jours en attendant que les neiges fussent assez épaisses pour qu’on pût aller en raquettes.

(1) Mise sous le patronage de la Ste-Famille, dès cette époque.

(2) Sauvages algonquins du nord.

(3) *Relations inédites de la Nouvelle-France, Paris, 1861.*

Il faut avouer que si la vie d'un missionnaire est pénible, elle est aussi remplie de bien des consolations. Ce n'en était pas une peu sensible pour moi de voir tous les jours mes instructions recherchées, écoutées et suivies avec une ferveur incroyable par les plus petits comme par les plus grands. En souvenir de notre passage, je plantai une croix dans cette vaste solitude.

“ Le 19 novembre, nous allâmes cabaner à une grande lieue de là, en un endroit où la chasse était bonne, mais où le manque d'eau—car la neige fondue n'étanche presque pas la soif—et où la fumée, qui était fort incommode, nous donna grande matière à patience. Nous ne sortîmes de ce lieu que le 6 décembre, parce que les premiers froids furent plus tardifs qu'à l'ordinaire. Nous célébrâmes la fête de St-François-Xavier et celle de l'Immaculée-Conception avec toute la dévotion possible, nous occupant pendant ces jours et pendant leur octave, à chanter des cantiques spirituels en langue sauvage. Ce fut vers ce temps qu'il arriva près de nous un assez grand tremblement de terre. J'eus encore occasion, pendant notre marche, d'observer les étranges ravages de l'épouvantable tremblement de terre qui eut lieu, il y a quelques années, en ces contrées sauvages. On y remarque aussi les traces récentes que de cruels incendies ont laissées dans ces vastes forêts. Les sauvages disent qu'ils se sont étendus jusqu'à plus de 200 lieues.

“ Le 15, je baptisai une petite fille qu'on nomma Marie.

“ Le 18, nous marchâmes dans un beau pays plat, entrecoupé de rivières et de lacs : nous y choisîmes un endroit pour dresser notre cabane. Les vents furent si violents pendant sept ou huit jours que nous craignions à tous instants qu'ils emportassent notre cabane faite d'écorce, ou qu'ils ne renversassent des arbres qui nous auraient écrasés dans leur chute.

“ Je fus ravi de voir une pauvre fille traîner sa mère, sur les neiges, l'espace de trois ou quatre grandes lieues pour avoir la consolation d'être auprès de nous et de participer aux prières et aux instructions que nous faisions tous les jours. Je confessai et communiai cette pauvre malade selon son désir.

“ Le 4 janvier 1674, nous partîmes de ce lieu, après y avoir laissé une belle croix, pour en aller planter une dans un autre endroit où nous arrivâmes bien dirigés.

“ Le 13, quelques sauvages arrivèrent et nous apprirent en quel endroit se trouvait le P. Albanel en route pour la Baie du Nord (1). Je voulus aller le voir, et en même temps instruire quelques sauvages qui n'étaient pas éloignés de lui et auprès desquels un mal qui lui était survenu l'empêchait de se rendre.

“ Ainsi le 16 janvier, je me mis en chemin avec un capitaine algonquin et des Français..... Enfin, malgré le vent et la neige qui nous donnaient dans le visage, nous arrivâmes à l'endroit où était le P. Albanel. Je trouvai avec lui quatre cabanes de sauvages que j'instruisis. Un pesant fardeau lui était tombé sur les reins et ne lui permettait pas de se remuer.

“ A dix lieues de là, j'administrai les derniers sacrements à une femme malade qui me les demanda avec instance et témoigna mourir fort contente. Cette bonne sauvagesse faisait paraître de grands sentiments d'amour envers Dieu et de dévotion et confiance envers la sainte Vierge. Je me rendis ensuite à deux cabanes de sauvages Outabitibecs, qui étaient à environ quatre lieues de distance, et je leur expliquai les vérités du salut. Il n'est pas concevable avec quelle avidité ils écoutèrent mes instructions, et quelle dévotion ils apportèrent aux sacrements de pénitence et d'eucharistie.

“ Le 2 février, je rencontrai encore une fois le P. Albanel, et le quittai le 6.....

“ Cinq sauvages envoyés par le chef des Mistassins vinrent m'avertir de sa part de l'aller trouver pour l'instruire. Il leur avait fort recommandé de m'aider autant qu'ils pourraient pour adoucir les difficultés et la longueur du chemin qu'il y avait à parcourir pour aller jusqu'à lui.

“ Je partis avec eux le 26 mars. Nous fîmes obligés de marcher dans l'eau jusqu'à mi-jambes et avec bien de la peine. Nous établîmes notre cabane au haut d'une colline

(1) *La Baie d'Hudson*. Le Père Albanel avait déjà fait, en 1672, un voyage à la mer du Nord.

qui borde la rivière qu'on nomme Emenipemagan, à cause de sa rapidité et de plusieurs flots dont elle est entrecoupée. Elle est, en outre, très large et très profonde et extrêmement poissonneuse. Elle descend vers le Nord-Ouest, où, perdant un peu de sa largeur, elle prend le nom de rivière des Papinachois..... Nous arrivâmes à la belle rivière de Mauchautraganich. J'y trouvai plusieurs sauvages qui me reçurent avec tous les témoignages de joie dont ils purent s'aviser ; j'admirai les miracles de la grâce qui les avaient préparés à m'écouter. Je m'e mis à les instruire, en particulier et en public, pendant six ou sept semaines qui me parurent bien courtes. J'en baptisai 102, tant enfants qu'adultes, et entr'autres deux de leurs chefs. Ces bons sauvages me témoignèrent publiquement leur joie et ne savaient de quelle manière me remercier du bien que je leur avait fait en leur conférant le baptême. Quatre vieillards à qui je l'avais différé depuis un an étaient du nombre de ceux qui me reçurent dans cette bourgade : ils déclarèrent par un discours public combien ils s'estimaient heureux, et me convièrent à les instruire plus pleinement et à les revenir trouver, ce que je leur promis.

“ Parmi ces sauvages, plusieurs qui étaient descendus de la Baie du Nord, furent fort surpris de voir des français venir de si loin et furent ravis d'entendre les discours que je leur adressais sur la religion. Ils promirent tous de se rendre au printemps prochain à l'endroit où ils apprendraient que je ferais la mission, afin d'être instruits plus à loisir qu'ils ne pouvaient l'être pour lors : ils ajoutèrent même qu'ils s'efforceraient d'amener avec eux grand nombre de leurs compatriotes pour le même dessein...

“ Parti le 6 mai, nous fîmes trois grands portages avant que de nous rendre à la rivière des Mistassins et à celle des Papinachois : je visitai quelques pauvres malades et quatre grandes cabanes que je trouvai sur les bords du Manaouni, rivière extrêmement poissonneuse, qui nourrit quantité de brochets d'une grosseur extraordinaire. Après être demeuré quelques jours auprès du grand et profond lac d'Echitagameth, où je baptisai trois personnes, je me remis en chemin, accompagné de 20 canots de sauvages, nous franchîmes heureuse-

ment douze rapides où les eaux étaient si basses qu'il fallut nous mettre à l'eau pour trainer nos canots nous-mêmes, ce qui ne se put faire sans beaucoup de peine...

“ Le 31, je quittai Chicoutimi, accompagné de 12 canots; nous arrivâmes à Québec, et les sauvages allèrent sur le champ rendre leurs respects à M. le Comte de Frontenac qui les reçut avec bien de la bonté, et qui les exhorta fortement à continuer de vivre en véritables chrétiens.”

La mission des Mistassins, continuée sans doute pendant plusieurs années par les Pères Jésuites, a été reprise après une longue interruption, en 1867, par le Révd Père Nédelec O. M. I., dont on trouve la relation si intéressante dans le *Rapport sur les missions*. D'après ce missionnaire, la distance de Tadoussac à Mistassini est de 200 lieues. Les sauvages se sont aujourd'hui réunis auprès des postes de *Rupert-house*, la *Grande-baleine* et la *Petite-baleine*, au nombre d'au moins 1500. Auprès du lac *Mistassini*, il n'y avait plus en 1867, qu'environ une centaine de sauvages lorsque le Père Nédelec s'y transporta.

Nous croyons que les Associés de la Propagation de la Foi liront avec intérêt les quelques pages qui suivent, empruntées à un excellent ouvrage publié récemment, et intitulé :

LA LÉGENDE DES AMES

SOUVENIRS

DE

QUELQUES CONFÉRENCES DE ST-VINCENT DE PAUL

PAR

EUGENE ALCAN.

Le Seigneur est grand et au-dessus de toute louange, et sa grandeur est infinie.

Tous les âges à venir loueront vos ouvrages et publieront votre puissance.

Ils publieront la magnificence de la gloire de votre sainteté, et ils raconteront vos merveilles.

Ils honoreront avec une effusion de cœur la mémoire de votre souveraine bonté et ils tressailleront dans le souvenir de votre justice.

Seigneur! les yeux de toutes les créatures espèrent en vous, et vous donnez à chacun sa nourriture en son temps.

Psaume CXLIV.

Si dans une pensée chrétienne et de stricte justice, il est est de règle, dans la société de St-Vincent de Paul, de ne jamais blesser par des louanges, la modestie qui convient, plus qu'à tout autre, au disciple qui marche sous la bannière du plus humble des saints ; il n'en saurait être ainsi pour celui qui n'est plus.—Si dans le premier cas, le silence est d'or, dans le second, c'est la parole qui revêt ce caractère ; c'est la parole, quand elle peut donner en exemple des actes accomplis par des hommes que l'on peut justement appeler les apôtres de la charité.

Nous avons à parler d'un vaillant cœur qui s'est illustré dans la marine française, du commandant Marceau, capitaine

de frégate, mort à l'âge de quarante-cinq ans, dans les bras de sa mère, à Tours, le 1^{er} février 1851. Homme d'une rare énergie, il ne savait rien faire à demi. Dès qu'il connut Dieu, il se mit à le servir jusqu'à la fin, jusqu'à son dernier soupir.

Il aimait le bon Maître, le divin Maître, le Seigneur Jésus, et sa foi le lui montrait partout.

Il visitait les forçats et cherchait à leur inspirer des sentiments chrétiens. Les œuvres de miséricorde étaient sa vie ; on en a besoin, disait-il, pour ne pas se refroidir dans la charité.

Il aimait les pauvres qu'il appelait les frères et les privilégiés de Dieu ; il avait pour eux en quelque sorte le respect qu'il aurait eu pour la personne du Seigneur Jésus lui-même.

Nous trouvons dans une lettre qu'il écrivait ses sentiments ainsi formulés :

“ Je vais souvent à Récouvrance, dans une petite chapelle de la sainte Vierge où je me trouve, je crois, en très haute compagnie. Je rencontre là des gens bien recueillis, couverts souvent de haillons, et je suppose que ce sont de grands amis du bon Dieu. Je lui demande pardon de me trouver ainsi au milieu de ces braves gens, et j'espère que, grâce à eux, il voudra bien consentir à écouter mes prières.”

Avant son départ pour l'Océanie, il fit un bien immense dans la société de St-Vincent-de Paul ; il fonda même une conférence à Brest. Il y éprouva de grandes difficultés, elles ne furent qu'un stimulant de plus pour son zèle. Son souvenir est resté vivant dans cette ville. Quelques jours après sa mort, le 17 février 1851, le journal *l'Océan*, qui se publie à Brest, parlait en ces termes de l'illustre commandant :

“ Le dernier séjour un peu long de M. Marceau dans nos murs fut d'une année (du mois d'août 1843 au mois de septembre 1844). M. Marceau consacra cette année tout entière à la société de St-Vincent de Paul. Comme tous les hommes d'initiative et de dévouement qui se placent à la tête du mouvement, quelque salutaire et fécond qu'il soit d'ailleurs, M. Marceau se trouva d'abord dans un complet isolement, et pendant trois mois entiers, il n'eut pour coopérateur que

M. de L... Cet isolement fut même tel, dès l'abord, que des hommes animés par les sentiments religieux les plus profonds, tout en applaudissant à ses intentions, lui annoncèrent qu'il n'obtiendrait jamais aucun résultat important. Malgré ces causes de découragement, malgré les attaques violentes et injustes dont il fut constamment l'objet, M. Marceau, à l'exemple de son glorieux modèle, persévéra dans les voies d'abnégation et de dévouement intelligent dans lesquelles il était entré. Ces efforts généreux et persistants furent couronnés de succès. A MM. Marceau et de L... enfin se joignirent peu à peu quelques hommes dévoués comme eux au soulagement des malheureux.

“ Ces nouveaux membres de la société fondée par M. Marceau, d'abord au nombre de trois, puis de quatre, de cinq, atteignent aujourd'hui au chiffre de soixante, et cent quarante familles, qui autrefois étaient complètement abandonnées à toutes les souffrances matérielles et morales qu'engendre la misère, sont aujourd'hui visitées, secourues et ramenées dans la voie du bien.

“ De plus M. Marceau, avec l'aide de la société de St-Vincent de Paul, a jeté dans cette ville les fondements d'une institution qui, dans un avenir plus prochain qu'on ne le pense, est appelée à rendre à l'humanité des services d'autant plus grands, que bientôt elle sera adoptée dans toutes les parties du monde. Nous voulons parler de la crèche.”

Quand M. Marceau partit pour l'Océanie, il ne négligea rien de ce qui pouvait être utile au salut des âmes qu'il allait rencontrer dans ces îles lointaines. Cet homme aux grandes vues devinait, pressentait ce qui pouvait l'aider dans son entreprise. Il avait établi pour son navire des règles invariables, et malgré les règles qu'il s'était imposées, il y faisait exception quand il lui était démontré que l'exception, loin de le détourner de son but, pouvait le favoriser.

Le bien opéré par une de ces exceptions a été tellement considérable, que nous ne résistons pas au désir de le mettre à jour. Il montrera la pénétration du commandant, la profondeur de son regard, en même temps qu'il prouvera la sûreté et l'efficacité de ses décisions.

SOUVENIRS DE LA CAMPAGNE DE L'OcéANIE,

SOUS LE COMMANDANT AUG. MARCEAU,
CAPITAINE DE FRÉGATE (1).

En l'an de grâce 1845, une grande œuvre était à la veille de s'accomplir ; le commandant Auguste Marceau allait ouvrir une campagne qui est une des plus belles pages de la Propagation de la Foi. Il s'agissait de conquérir l'Océanie au christianisme et de civiliser les malheureux habitants de ces contrées, qui, en grande partie, étaient livrés à tout ce que l'anthropophagie a de plus révoltant. Tel fut le but du noble commandant de l'*Arche-d'Alliance*, du commandant qui, pendant quatre années a duré cette campagne, a donné à son équipage et aux missionnaires qu'il avait à son bord, l'exemple des plus sublimes vertus, de la plus touchante abnégation.

Nous n'avons pas l'intention de raconter ici cette vie qui a été marquée au cachet de la véritable grandeur ; mais il y a des faits qui s'y rattachent et dont les traits sont assez saillants pour ne pas être ensevelis dans un oubli qui serait regrettable sous tous les rapports.

Ce que nous allons dire, nous l'avons recueilli dans une soirée intime passée avec le médecin du bord, le docteur Montargis qui a fait cette campagne avec le commandant Marceau, et conserve, avec le souvenir de ces grands jours, celui de la bienveillante affection et des nobles vertus du vaillant commandant. Ce souvenir, qui est resté vivant dans son âme et la pénètre de la plus vive émotion, plane sur ses jours, les embellit et les protège.

L'*Arche-d'Alliance* était à la veille d'appareiller ; une âme d'élite, l'âme d'une femme, avait compris la grandeur de l'entreprise : tout lui avait été révélé. Une voix secrète lui avait dit : « Il y a, au-delà des mers, des îles lointaines, où la terre est triste et désolée ; les bras manquent pour la défri-

(1) Le commandant Marceau, dont il est question dans le récit qu'on va lire, était le neveu du général républicain Marceau, dont le nom mêlé aux terribles combats de la Vendée est resté honoré des vaillants immortels qu'il avait combattus.

cher et les cœurs encore plus. Laisse là ta famille, ta patrie, tes affections, et je te donnerai cette terre qui a si longtemps repoussé le soc émoussé de la charrue. Va, et que rien ne t'arrête : j'aplanirai les difficultés et lèverai tous les obstacles. ”

C'est dans ces conditions qu'une femme héroïque, madoiselle Perroton, très connue de la ville de Lyon, se présenta au commandant Marceau, qui tout d'abord refusa de l'admettre à son bord. Mais une résistance n'était pas faite pour la décourager.

—Commandant, lui dit-elle, je ne viens pas auprès de vous sans avoir réfléchi à la nature de l'entreprise, et ne demande l'hospitalité de votre bord, que jusqu'à la première île que nous rencontrerons dans les mers que nous allons parcourir ; là, quelle que soit la peuplade qui l'habite, débarquez-moi. Si les hommes savent se dévouer pour réveiller les âmes endormies dans la mort, pourquoi les femmes seraient-elles exclues de ce sacrifice ? La terre de ces pays est ingrate, dites-vous. Est-ce que cela vous arrête, commandant ? Est-ce que votre ardeur en est ralentie ? Et votre équipage, est-ce qu'il n'est pas prêt à affronter avec vous tous les périls des mers ?—Permettez-moi d'ajouter, commandant, que je ne viens pas auprès de vous sans avoir à vous donner des références. Celui qui m'adresse à vous est le Père à qui vous confiez les secrets de votre âme et qui a bien voulu recevoir les miens ; c'est lui qui m'envoie vers vous, voyez-le.

Le commandant soupçonna dès lors qu'il avait devant lui une femme capable de suivre une grande entreprise. La réponse ne pouvait donc être douteuse. Le commandant fit une exception à la règle qu'il s'était imposée, et trois jours après il recevait à bord de l'*Arche-d'Alliance* celle qui était destinée à devenir, pour les pauvres sauvages, une source de grâces et de bénédictions.

A peine fut-elle sur le navire que tout l'équipage apprit à connaître le dévouement de cette héroïne de la charité : vénérée du commandant, elle l'était du premier comme du dernier des matelots. Cette noble femme préludait à son apostolat par les soins qu'elle prodiguait à tous. C'est avec émotion qu'en recevant ces soins, on retrouvait au milieu de

l'Océan et loin de la patrie les attentions de la plus tendre des mères comme de la meilleure des sœurs ; et en réalité elle était l'une et l'autre, pour chacun et pour tous.

Dix-huit mois se passèrent ainsi ; on était à trois mille lieues de la mère patrie, quand le commandant annonça une île habitée par des sauvages, qui, il y avait à peine quelques années se livraient encore à l'anthropophagie.

—Voici Wallis, dit le commandant à mademoiselle Perroton, île de laquelle je vous ai entretenue ; voulez-vous y descendre, ou continuer la campagne avec nous ? Le bien que vous avez fait et que vous pouvez faire encore à l'équipage est certain, celui que vous comptez faire dans l'île est douteux. Réfléchissez et choisissez en toute liberté, mais n'oubliez pas qu'il y a quelques années à peine les sauvages de l'île Wallis se dévoraient entre eux. Rappelez-vous comment le P. Chanel, de la Société de Marie, a été massacré dans l'une de ces îles. C'était en 1841, à Futuna.

Rappelez-vous encore que ce noble martyr, dans ses courses apostoliques, vit un jour un objet remuer à terre : c'était la main frémissante d'un enfant qu'on avait, par cruauté, enterré vivant et que le P. Chanel fut assez heureux de rappeler à la vie. Cet enfant fut instruit par le Père, baptisé, et devint un jour un grand chrétien. Là encore, dans une grande partie de ces îles, il faut à ces hommes de sang une hécatombe de victimes, afin qu'ils puissent choisir celle qui leur conviendra le mieux pour leur monstrueux repas. Et ce que je vous dis là est l'exacte vérité : un chef s'est fâché un jour plus que de coutume, parce qu'on ne lui donnait à choisir pour son repas qu'entre quinze insulaires qu'on avait massacrés à cette intention. Toutes les îles de l'Océanie n'en sont pas là, mais il y en a encore un grand nombre.

—Commandant, je vous remercie des sentiments qui vous animent et dictent vos paroles ; mais, appelée de Dieu, pour quoi ne ferai-je pas ce que font de jeunes missionnaires ? Pourquoi n'aimerais-je pas des âmes pour qui notre Seigneur et Maître a donné jusqu'à la dernière goutte de son sang ? Et d'ailleurs, mon commandant, vous ne pouvez oublier que je n'ai pas quitté ma patrie pour faire mon bon plaisir, mais

pour accomplir une mission que je tiens de Dieu. Débarquez-moi, commandant, et pensez à moi dans vos prières.

Le commandant Marceau s'approcha de l'île, envoya un parlementaire au grand chef pour l'inviter à son bord. Des présents lui avaient été offerts comme gage d'une bonne amitié. Le grand chef, suivi de quelques-uns des siens, vint à bord de l'*Arche-d'Alliance*. On fit grand festin et on le traita avec les honneurs dus au rang qu'il occupait dans l'île. Le commandant lui présenta mademoiselle Perroton, en lui disant :

—Je te présente une des nôtres qui désire habiter parmi les tiens ; tu ne peux te douter du bien que cette femme fera dans ton île, du dévouement qu'elle aura pour toi, ta famille et ta tribu ; mais écoute, grand chef, au nom de notre bonne amitié : promets-moi que tu la défendras et ne la laisseras jamais manger par ceux des tiens qui, en cas de guerre, pourraient retomber dans ce mal.

Le grand chef, avec une majestueuse solennité, posa la main sur l'épaule de mademoiselle Perroton en disant :

—Maintenant elle est sacrée, *tapou*, pour tous. Tu peux être certain que tant qu'elle restera sur notre île, nous vivant, rien ne lui arrivera que nous n'avons pu lui éviter.

C'était, en effet, le signe qui la défendait et la protégeait contre tous.

On s'approcha alors de l'île pour y déposer l'envoyée de Dieu.

—Tu sais, frère, dit encore le commandant, celle-ci n'est pas encore accoutumée à prendre son repos à ciel ouvert et sur la terre nue, comme peuvent le faire les enfants de ta tribu

—Je ne puis la recevoir dans ma case avec les miens, dit le grand chef ; aucune fille d'une autre terre n'y est admise mais sois tranquille, fils du ciel, je lui donnerai une de mes filles pour compagne, et elle ne couchera pas sur la terre nue

Il fit un signe, dit quelque mots, et en un instant une case fut construite. On la couvrit de branches et de larges feuilles ; une pirogue abandonnée fut montée sur quatre pieds et forma le lit ; une mousse abondante servit de matelas, —mousse que les animaux immondes, et plus ou moins domestiques, disputaient souvent à mademoiselle Perroton.

La case fut achevée et construite dans la forme la plus simple et la plus primitive. Le commandant fut invité, avec une partie de son état-major, pour le lendemain, à partager le déjeuner du grand chef. Mademoiselle Perroton prit possession de sa case. A peine y fût-elle installée, qu'elle vit arriver auprès d'elle une jeune fille d'une taille au-dessus de la moyenne, et à peine recouverte d'un léger tapel. Sous une allure tant soit peu primitive, elle ne manquait pas d'une certaine noblesse, et en plus était remarquablement belle. Son œil noir regardait mademoiselle Perroton avec surprise d'abord, mais un regard de son père lui fit comprendre qu'elle était sous sa protection. Alors, en signe d'amitié, elle se coucha à ses côtés, comme ferait une lionne que l'on aurait domptée.

Avec l'instinct que possèdent quelques natures exceptionnelles de ces contrées, elle semblait avoir tout pressenti. Tout à coup et comme par réflexion, elle leva les yeux sur la divine messagère qu'elle couvra de son regard. Silencieuse et sans se lasser, elle la regardait et la regardait encore : son regard animé d'une profonde expression devint touchant et d'une douceur extrême; elle avait compris qu'il y avait là, devant elle, quelque chose d'extraordinaire. Alors elle s'élança vers mademoiselle Perroton, lui saisit les mains, les porta sur son cœur et lui témoigna la plus vive et la plus sincère affection.

Comme le commandant se disposait à regagner son bord, on entendit de nombreuses voix, qui, lointaines d'abord, se rapprochaient graduellement et faisaient entendre des accents qui émurent et saisirent jusqu'aux profondeurs de l'âme. Mais quelles étaient les intentions de ces masses qui se rapprochaient ? On écoute... ce sont des chants, les chants de la tribu qui venait donner la bien venue à celle qui leur était venue d'une autre terre. Les échos de l'immensité les redisaient et apportaient leur primitive harmonie au cœur de l'envoyée de Dieu. Quand ces chants, qui empruntaient à la situation des lieux, un cachet de sublime grandeur, eurent cessé, le chef de la tribu renouvela le signe qui rendit sacrée pour toujours et pour tous cette fille du ciel qui venait d'une autre terre leur apporter le plus grand et le plus entier dévouement.

Après avoir renouvelé les démonstration d'amitié, le commandant regagna son bord jusqu'au lendemain, où il se rendit à l'invitation qu'il avait reçue, lui et une partie de son équipage.

Le poisson cuit à la manière du pays, c'est à-dire dans des creux que l'on fait en terre et que l'on recouvre de feuilles et de branches d'arbres auxquelles on mét le feu, fit les frais de la plus grande partie du festin. Le lait de coco et la cava servirent de boisson.

Après le repas, le commandant fit encore quelques présents au grand chef et aux principaux de la tribu, souhaila bon succès à mademoiselle Perroton, lui laissant espérer qu'il pourrait bien côtoyer l'île au retour de la campagne; puis l'équipage regagna le bord... Le navire, poussé par un vent favorable, gagna la haute mer, s'éloigna de plus en plus, diminuait d'instant en instant, puis disparut aux regards des habitants de l'île, pour aller à la garde de Dieu sillonner l'immensité des mers.

Il est un point à l'horizon, que tout navigateur, pour peu qu'il ait fait une sérieuse campagne; ne peut regarder sans éprouver au plus intime de son âme une vive et irrésistible émotion.

Oh ! si l'on pouvait alors lire dans cette âme !... Si, isolé de tous les vains bruits du monde, on savait écouter !... Si l'on savait écouter, on entendrait comme les sons d'une harpe d'or vibrant sous la main d'un maître, et donnant les accords les plus doux et les plus harmonieux. Ce point de l'horizon est celui où l'on a vu disparaître la cime du mât qui surmontait le navire sur lequel flottait le pavillon de la patrie et l'enseigne sous lequel aussi on a goûté les charmes d'une émouvante et fructueuse campagne.

Ces sentiments si pleins de noblesse et d'élévation animaient l'âme de cette femme héroïque qui avait tout sacrifié pour ne conserver que la croix du Maître au pied de laquelle elle recevait en retour la paix, la joie et une immense consolation. Dans l'île qu'elle habitait avec ses chers sauvages depuis de longs mois déjà, elle l'avait plantée partout, cette croix précieuse, afin d'attirer sur cette terre, que la Providence lui avait donnée à défricher, les grâces nécessaires au

salut des pauvres âmes qu'elle avait adoptées et qu'elle aimait comme les enfants de son âme.

—Un jour... ô jour d'immense consolation!— au bord de l'Océan où elle avait fait dresser une croix immense, elle était à genoux et elle priait ; elle priait et son cœur se sentait ému d'une émotion indescriptible... il battait violemment dans sa poitrine. Elle interrogea ce cœur qui se sentait attiré vers le lointain espace. Alors, elle leva le regard, le plongea, le fixa plus avant dans l'océan des mers et vers un point extrême de l'horizon... La cime d'un mât y était apparue... le mât grandissait... la poupe allait sortir de la courbure des eaux... l'enseigne, lui aussi, allait apparaître... Le voici, oui, c'est lui !... c'est son pavillon !... c'est sa blanche bannière décorée de la glorieuse croix et flottant majestueusement sous le souffle de l'aquilon !... Oui, c'est bien là l'enseigne de l'*Arche d'Alliance* ! O croix sainte ! soyez bénie, c'est vous qui avez été le nautonier qui m'avez conduite vers le port qui m'abrite, qui abrite mes jours contre les écueils d'un monde qui vit dans l'oubli des plus grandes vérités comme des plus sublimes vertus ! Je vous salue, ô arche sainte, venez, venez, que je vous voie une fois encore !

Et le navire, poussé par un vent favorable, s'approchait toutes voiles déployées ; son pavillon apparaissant alors dans toute son imposante majesté... Les chaloupes sont à la mer ; le vaillant commandant avec quelques hommes de son équipage, y compris notre bienveillant ami, le docteur Montargis, aborde dans l'île, et c'est au pied de la croix qu'ils retrouvent celle qu'ils avaient laissée depuis de longs mois déjà, dans cette île où il y avait tant à faire.

Marceau, le grand commandant, s'agenouilla, lui aussi, au pied de cette croix qu'il était si heureux de voir plantée sur ce rivage ; puis il salua celle qu'il avait le bonheur de retrouver, entourée des âmes qu'elle était appelée à arracher du sein des ténèbres, du sein de la mort.

Le commandant s'informa d'abord du bien qui avait pu être fait durant son absence.—Dans son humilité, la femme missionnaire répondit :

—Rien, rien encore, commandant ; je ne puis apprendre la langue.

Elle croyait n'avoir rien fait, celle qui avait semé, depuis plus d'une année déjà, les germes des plus grandes et des plus sublimes vertus ! Quelques jours encore, et cette terre, fécondée par une bienfaisante rosée et par le soleil des cieux, allait donner les fruits les plus suaves et les plus abondants.

Cependant, ne pas savoir la langue paraissait au commandant un grand obstacle ; il crut devoir proposer encore à mademoiselle Perroton de la reprendre à son bord pour la rapatrier, au retour de la campagne.

—Eh quoi ! me décourager pour si peu de temps ? Non, non ; je sens que Dieu me demande la persévérance ; il a des vues de miséricorde sur moi, sur cette île et probablement sur bien d'autres encore. Un bien immense est à faire, c'est à Dieu de fixer le jour et l'heure, et quand ce jour sera venu, les difficultés s'aplaniront.

—Eh bien ! restez et agissez sous la grâce de Dieu ; quant à moi, il est probable que je ne reviendrai plus dans ces parages.

—Vous y serez toujours, commandant ; vous y serez par vos vœux, vous y serez par l'ardeur de vos prières.

Marceau, le commandant Marceau, qui s'y entendait, sentit qu'il avait devant lui une vaillante femme, capable du plus grand et du plus généreux sacrifice. Il resta quelques jours encore dans l'île pour réparer les avaries du navire ; revit le grand chef, le reçut encore à son bord, lui fit quelques nouveaux présents, et le quitta après lui avoir inspiré la plus haute estime pour sa protégée, qu'il laissa, pour toujours cette fois, sous la garde de la divine providence.

Elle ne manqua pas, cette Providence ; Dieu bénit cette mission, et le soleil éclaira le jour que mademoiselle Perroton avait tant désiré et toujours espéré. Les difficultés s'aplanirent, elle apprit la langue de ses chers sauvages comme par enchantement. Le bien s'opéra au delà des prévisions humaines. Quand on sut en Europe ce sublime dévouement, de généreuses femmes suivirent ce grand exemple, et, comme leur devancière, franchirent les mers pour aller rejoindre celle qui, la première, en avait sillonné l'immensité. Bien des jours se sont écoulés depuis, et beaucoup ignorent, même parmi les plus nobles âmes, qu'il y a un coin du monde où

des femmes s'exercent aux plus sublimes comme aux plus héroïques vertus.

Aujourd'hui, dans l'île Wallis, mademoiselle Perroton a tellement été bénie de Dieu, qu'elle se trouve à la tête d'une soixantaine de femmes qui apprennent à toutes les tribus des îles environnantes à aimer et à respecter la créature de Dieu. Dans un très-grand nombre de ces îles, l'anthropologie n'existe plus que dans la mémoire des malheureux habitants qui y étaient adonnés, et partout, dans ces îles, nos missionnaires, que l'on a si bien appelés les pionniers de la civilisation, sont reçus comme de divins messagers et entourés de respect et de vénération. C'est à notre France, à notre chère France, si éprouvée dans ces dernières années, que nous devons ces grands dévouements.

Gloire à Dieu qui, dans des jours de miséricorde, inspire aux âmes qu'il a choisies, ces sublimes dévouements qui arrêtent son bras et modifient les décrets de sa justice ; ils les modifient en jetant dans la divine balance ce contre-poids, dont le monde ne connaîtra jamais assez la divine efficacité.

Nous n'ajouterons qu'un mot à ce que nous venons d'indiquer et qui en sera comme le résumé.

Les grands sacrifices, qu'ils soient librement choisis ou généreusement acceptés par un vaillant cœur à qui ils sont offerts, pèsent plus dans la balance de Dieu et font plus pour le bonheur d'une nation que bien des armées rangées en bataille.

J'en appelle à la Vierge des batailles elle-même, à notre sublime inspirée, à celle qui comprenait si bien toutes les grandeurs : la grandeur des principes comme la grandeur de la patrie ; écoutons-la : “ Jehanne, lui dit-on un jour insidieusement—alors que sous l'inspiration de Dieu elle se présentait pour délivrer son pays—Jehanne, tu dis que Dieu veut délivrer le peuple de France : si telle est sa volonté, il n'a pas besoin de gens d'armes.”—“ Mon Dieu ! répond-elle, les gens d'armes batailleront et Dieu donnera la victoire.”

Cette sublime réponse, Jeanne l'appuya vaillamment, quand l'occasion répondit à son noble désir, en se jetant au-devant des ennemis de son cher pays, qu'elle mit si souvent

en déroute. Elle savait, la noble vierge, elle savait de science certaine que les succès des méchants ne peuvent être qu'éphémères, que les grandes vertus peuvent seules rendre les nations véritablement grandes, et que ce n'est qu'imprégnées de ces vertus, retrempées par elles, qu'elles sont véritablement fortes, qu'elles sont invincibles.

II

Nous avions l'intention d'arrêter là ce récit, mais des raisons de haute convenance nous ont engagé à le continuer. Nous savions d'ailleurs que des âmes entièrement dévouées au service de Dieu étaient désireuses de connaître l'histoire des dernières années de celle que l'on peut si justement appeler l'héroïne de la charité. Nous sommes heureux, tout en nous rendant aux raisons de convenance, de pouvoir donner satisfaction aux âmes bienveillantes qui ont bien voulu nous manifester leur pieux désir. Ce nous sera d'ailleurs une occasion nouvelle de prouver le respect que nous inspirent toujours la dignité de l'âge et la grandeur des vertus.

En 1845, époque où s'ouvrit cette campagne, l'Océanie était occupée par de saints religieux de la Société de Marie, société de laquelle faisait partie le P. Chanel, qui a conquis la palme du martyr en 1841, à Futuna, comme nous l'avons rappelé déjà. Cet illustre martyr, le premier de l'Océanie, a été déclaré vénérable par le Saint-Siège en 1857.

En relisant la première partie de ce travail, une crainte nous est survenue, celle d'avoir pu contrister des âmes à qui nous portons un profond respect, en ne parlant pas assez directement du bien qui avait été opéré, avant l'ouverture de cette campagne, par les religieux de la Société de Marie. Y a-t-il eu de notre part omission ou négligence ? Oh non ! il n'en saurait être ainsi.

A Dieu ne plaise que nous ayons eu un seul instant l'intention de méconnaître l'héroïque charité des vaillants missionnaires qui, pendant plusieurs années déjà, avaient porté le poids du jour et de la chaleur et fourni une noble et fructueuse campagne !

Nos lecteurs, nous osons l'espérer, n'ont pu se méprendre sur nos intentions. Qui donc pourrait oublier les courses apostoliques, les angoisses, les rudes et terribles épreuves qui ont assailli celui qui, le premier, avait foulé le sol inhospitalier alors de l'île Wallis ?

Qui ne connaît les rudes combats livrés par Mgr Bataillon ? Les travaux de ce grand évêque, et ceux de ses compagnons, sont tellement connus des nombreux lecteurs des *Annales de la Propagation de la Foi*, que si nous avons omis d'en parler, c'était pour ne pas dire à nouveau ce que l'on a si bien dit avant nous.

Qui ne sait, en effet, combien Mgr Bataillon eut à souffrir alors que tout lui manquait, que Wallis et les îles environnantes étaient en pleine révolte et persécutaient nos premiers missionnaires ? Qui ne se rappelle comment ce grand apôtre fut réduit à disputer aux animaux de la forêt quelques herbes qui lui servaient de nourriture et qu'il ne pouvait chercher qu'à la dérobée et à l'ombre de la nuit ? — « Vingt fois on vou-
« lait le faire périr ; il était traqué comme une bête fauve,
« un être malfaisant. Dans l'extrémité où il se trouvait
« réduit, il crut devoir implorer du chef de l'île la faveur de
« manger avec ses porcs, *car il voulait vivre pour sauver ce*
« *peuple* ; cette faveur ne lui fut point accordée, on avait,
« au contraire, donné l'ordre de le faire mourir de faim ; il
« n'est sorte de privations qu'il n'ait eu à endurer. »

L'ordre du grand chef qui défendait, sous les peines les plus sévères, de fournir à l'évêque, à Épikopo, comme il l'appelait, le moindre aliment, s'exécutait.

Tout lui manquait donc, tout, jusqu'au jour où la divine Providence, qui ne manqua jamais à personne, lui envoya le pain quotidien, non par un corbeau, comme au prophète Élie, mais par un ange, sous la forme d'une enfant, d'une petite fille de neuf à dix ans, qui, par la grâce de Dieu, avait compris le dévouement de *Popolagi Épikopo*. Cette chère enfant, cet ange de Dieu, était la plus jeune des filles du grand chef de l'île, la même qui vint plus tard donner une si chaleureuse bienvenue à Mademoiselle Perroton. Tous les matins, comme en se jouant, elle traversait la forêt, et, légère comme une gazelle, elle passait en courant devant la case

de Mgr Bataillon, pour y lancer avec autant de charité que d'adresse l'aliment qu'elle apportait à l'envoyé de Dieu.

Quand une âme est disposée comme était celle de cette enfant privilégiée, quand, semblable à une fleur à peine éclosée, elle exhale à l'aurore de ses jours, un parfum de si agréable odeur et de si grand prix, il est permis d'espérer que cette tendre fleur ne manquera pas de donner, à l'heure voulue, des fruits suaves, exquis et abondants.

C'est, en effet, ce qui arriva. Cette enfant, en grandissant, est entrée dans le christianisme, comme on entre dans un élément après lequel on aspire pour y puiser la vie. Elle comprit, une des premières, tous les bienfaits que la véritable religion peut répandre dans les âmes, quand on lui laisse la liberté de ses mouvements, de ses allures et de sa charité.

Ce trait plein de grâce, d'attention et d'angélique prévenance, nous le devons encore au médecin du bord, au docteur Montargis, qui est toujours si heureux de se rappeler les jours qu'il a passés en Océanie, en compagnie de son vénéré commandant, dont le souvenir, après tant d'années écoulées, sait encore l'émouvoir et remuer les fibres les plus intimes de son âme.

Avant de reprendre le récit où nous l'avons laissé, il nous semble utile de donner un aperçu du caractère moral des habitants de ces lointaines contrées ; on prend d'ailleurs un intérêt plus marqué à ceux qui nous ont été présentés, on s'y attache en quelque sorte.

Les Océaniens, depuis leur conversion, ont, avec le sentiment de la justice, une grande éloquence pour faire prévaloir ce sentiment quand il est méconnu. — Dès qu'ils se croient victimes d'une grande iniquité, ils appellent les tribus au combat pour se purifier de l'insulte par l'anéantissement du félon qui a forfait à l'honneur. Leur éloquence est alors pleine de figures et d'images.

Quand, dans un de ces moments, un chef, tient la parole, on l'écoute dans le plus religieux silence. Sa pose est digne, noble et majestueuse. Cette dignité des Océaniens, qui ont d'ailleurs une très-haute opinion d'eux-mêmes, surprend toujours les Européens et leur cause une véritable émotion ; ils sentent, tout en ne comprenant rien à leur langage, ils

sentent, à leur maintien, à leur regard, à tout leur être, qu'ils sont éloquents.

Le docteur Montargis, avec sa bienveillance accoutumée, nous a raconté un épisode guerrier, qui eut Nouka-Hiva, principale île des Marquises, pour théâtre. Elle a ce cachet que l'on aime à rencontrer, alors que l'on veut étudier une figure par l'empreinte qu'elle donne :

Un chef suprême déclare une guerre injuste au chef des îles environnantes dont les tribus lui étaient soumises.

Une levée de boucliers s'organise pour la résistance. Chacun s'arme de son casse-tête et de ses autres armes offensives et défensives. Le commandement est donné au plus vaillant ; le prévaricateur est poursuivi à outrance, battu et mis en déroute, lui et les siens. Le chef qui avait forfait à l'honneur ne doit son salut qu'à une fuite honteuse et précipitée.

Après la victoire, le vainqueur rassemble toutes les tribus, il fait un signe : ce signe est tellement impérieux, qu'à l'instant un profond silence s'établit.

Droit, le front élevé, la bouche dédaigneuse, le chef plonge son regard dans la profondeur des forêts... Sa main tendue prend la direction... puis, d'une voix frémissante, il jette ces paroles aux échos de l'immensité : " Où est-il celui qui se croyait un arbre de fer (*un toa*), où est-il ?... Il a fui lâchement de peur d'être broyé comme un reptile.

" Orgueilleux, les sentiments que nous avons pour toi ne sont plus ; ta félonie les a anéantis.

" Quand ton cœur avait l'œil ouvert sur nos tribus, ta vie était notre vie, ta volonté notre volonté ; nous étions comme des roseaux qui nous inclinions sous le moindre souffle de ta parole.

" Quand ta main s'étendait sur nos têtes pour en éloigner tous nos maux, nous étions tous comme des traits ; le moindre de tes désirs était pour nous comme l'impulsion qu'un bras nerveux imprime à un arc tendu, et alors, comme des traits, nous fendions l'air pour aller frapper tes ennemis au cœur."

Puis se tournant vers les tribus assemblées autour de lui, il ajouta :

" Le superbe !... il se croyait un tronc à jamais enraciné

dans la terre de nos tribus, sa félonie a détaché le tronc de ses racines. Il nous a tous méconnus, eh bien ! qu'il tremble ! il n'est plus rien pour nous, si ce n'est l'extrême désolation." Et tous de s'écrier : " Oui, oui, sa félonie a transformé nos sentiments, sa félonie l'a perdu..."

Le chef reprit : Et vous, racines remplies de force et de verdure, puisez une sève nouvelle dans la terre régénérée de nos tribus, de nos tribus dont vous êtes pour jamais la puissance et l'honneur.—Soyez bénies, vous, les tribus fidèles, vous qui avez appelé, pour le mettre à votre tête, le descendant de vos anciens chefs, celui qui vous aime et qui vous connaît tous par vos noms ; par vos noms qui chantent si bien vos vertus. Gardez-les, gardez-les tous, ces noms, ils sont mérités :—*Vent impétueux*, je t'ai reconnu à la promptitude de ta course ; c'est toi qui, au milieu de la mêlée, as soufflé sur nos ennemis pour les disperser comme la poussière du chemin.—Et toi ; *Coursier intrépide*, rien n'égale ton élan ; tu voles plus vite encore à la victoire qu'au combat... —Et toi, qu'on appelle *l'Oiseau rapide*, ton aile fend l'air plus vite que la flèche du chasseur ; tu vises le but d'un coup d'œil assuré et fonds avec la rapidité de l'éclair sur la proie désignée à ton courage ; je vous reconnais tous. Votre valeur a frappé l'ennemi au cœur et l'a effacé de nos tribus. Sa case sera à jamais détruite, et le *toa* qui s'était cru inaltérable sera réduit en poussière et jeté à tous les vents." Après un instant de silence, le chef reprit :

" Enfants de nos vaillantes tribus, que nos rythmes, en livrant au vent du ciel les chants (*lau*) du triomphe, annoncent à tous notre heureux retour, et que chacun, dans sa case, aille raffermir ses membres ennoblis par de si glorieuses fatigues."

A la parole du chef, les tribus s'éloignèrent par groupes en entonnant un *lau* qu'on ne peut oublier quand une fois on l'a entendu. Le chant, puissant d'abord, allait en s'éteignant ;... puis on n'entendit plus que quelques sons lointains qui s'effaçaient d'instant en instant dans l'épaisseur des forêts... puis les sons s'éteignirent tout à fait pour faire place au bruissement des feuilles qu'agitait le souffle léger du soir... puis, enfin, le calme, le silence, le repos absolu. Tout

dormait dans la nature, les astrés seuls veillaient pour éclairer une nuit magnifique, comme il y en a tant en Océanie.

Cette digression nous a paru utile pour bien faire connaître la nature du sol que notre héroïne a foulé pendant un quart de siècle et plus. Nous allons maintenant donner la parole aux faits ; leur éloquence, pour être simple et réservée, n'en parlera pas moins puissamment aux âmes sur lesquelles ils auront été projetés.

III

Quand, en 1845, Mademoiselle Perroton, sous une divine inspiration avait pris la résolution de dépenser sa vie pour les sauvages de l'Océanie, l'accomplissement d'un tel projet paraissait absolument impossible. On y voyait des obstacles insurmontables. Ceux qui connaissaient le mieux ces contrées cherchèrent à ébranler son courage.

Un saint religieux, qui a toujours été admirable de dévouement pour les archipels du Grand Océan, crut cette entreprise au moins prématurée, et ne put prendre sur lui de la conseiller. Mademoiselle Perroton n'eut pour elle qu'un pauvre cordelier, comme nous le verrons plus loin, qui connaissait les trésors de charité qui reposaient au fond de cette âme et savait combien elle tenait à dépenser ces trésors.

Arrivée à Wallis—nous n'en avons rien dit encore—la divine messagère eut de grandes épreuves à supporter ; mais, s'étant, au début de la campagne, armée pour le combat, les épreuves la trouvèrent debout et prête à entrer dans la lice.

La première qu'elle rencontra, la plus grande peut-être qu'elle eut à supporter, ce fut l'isolement, dans un pays où elle ne connaissait pas un mot de la langue ; l'isolement auquel elle fut condamnée par nos missionnaires eux mêmes : la prudence chrétienne le commandait ainsi.

Pendant ces épreuves, qui durèrent dix années environ, notre vaillante missionnaire—ce nom lui convient à tous les titres—se fit tellement tout à tous, qu'elle parvint à faire comprendre que le temps n'était pas éloigné, où les femmes pourraient être appelées à coopérer au travail de la régénération des sauvages de ces contrées.

Dès son arrivée dans l'île, elle se fit aimer de toutes les femmes et de tous les enfants pour qui elle était merveilleuse de dévouement. En gagnant l'affection de toutes les mères par les soins qu'elle prodiguait aux enfants, Mademoiselle Perroton contribua pour une large part à faire aimer par ses chers sauvages, la religion qui fortifiait son courage et que nos missionnaires avaient répandue dans l'île.

Oui, par son héroïque charité, elle montra qu'il était possible d'appeler dans les archipels de l'Océanie des femmes, des religieuses ; d'y créer, d'y fonder des monastères, que l'heure de Dieu en était venue : l'heure des grandes et sublimes choses, des grands et sublimes dévouements. Inspirée de Dieu, elle devint elle-même, par son exemple, selon la parole d'une supérieure dans un institut, *la grande inspiratrice de l'œuvre de Notre-Dame des Missions*. Cette œuvre a été fondée en 1860, et fut, dès son origine, appelée à seconder le zèle des missionnaires. Dieu a béni ses commencements, les a développés, et aujourd'hui elle dirige des écoles et s'exerce à d'autres œuvres de charité en Océanie et en Nouvelle-Zélande où elle possède plusieurs couvents.

Mademoiselle Perroton a donc montré que tout était possible et, comme d'illustres devanciers, pour prouver le mouvement, elle s'est mise à marcher.

Une lettre qu'un éminent religieux a bien voulu nous écrire, fera mieux connaître encore les difficultés qui ont assailli, à son début dans la carrière, celle qui, dans la vigne du Seigneur, devait fournir un si bon, un si fructueux labeur ; cette lettre nous a donné de précieux renseignements ; nous bénissons la main qui nous l'a écrite. Notre premier travail sur l'Océanie en a été l'occasion, nous en extrayons les principales parties :

« Monsieur, l'excellent docteur Montargis, tout plein des souvenirs de cette grande campagne et encore sous le charme des exemples généreux de Mademoiselle Perroton, vous parla avec enthousiasme de son admirable dévouement : cela ne me surprend pas, il ne fit qu'esquisser les grands traits de la vocation de Mademoiselle Perroton, et vous, Monsieur, sous le charme de cette allocution, vous avez reproduit, dans un travail que vous avez publié, vos impres-

sions d'admiration en face d'un sacrifice vraiment héroïque. Mademoiselle Perroton connut le commandant Marceau à Lyon, en 1845, pendant qu'il faisait les préparatifs de sa grande campagne. Elle s'ouvrit à un père capucin, son confesseur, du désir qu'elle sentait de se consacrer aux missions de l'Océanie ; elle consulta aussi un de mes confrères, qui lui déclara que le temps n'était pas encore venu d'envoyer des religieuses dans ces missions ; qu'étant libre et seule, elle ne pouvait partir que sous sa responsabilité et celle du commandant Marceau, s'il était d'avis de l'emmener. Je la vis une fois encore et lui donnai quelques renseignements pour se rendre au Havre. Comme Maristes, nous fûmes entièrement étrangers à sa détermination ; personnellement, je fus très frappé de l'énergie de sa volonté. Elle avait cinquante ans environ.

“ Au Havre, où je la retrouvai l'avant-veille de son départ, j'admirai le caractère de cette vaillante Lyonnaise ; ceux qui la virent partagèrent mes impressions et lui témoignèrent un profond respect.

“ Pendant le voyage qui dura de longs mois et eut bien des épreuves, nul ne fut plus admirable de patience et de courage que Mademoiselle Perroton.

“ *L'Arche d'Alliance* arriva à Wallis vers la fin de septembre 1846.—Pendant longtemps, Mgr Bataillon s'opposa au débarquement de Mademoiselle Perroton. Il craignait en recevant une femme européenne dans cette île, d'aviver encore davantage les abominables calomnies que les missionnaires protestants débitaient avec rage contre nos missionnaires, dans les archipels de Tonga et de Samoa. Le prélat redoutait d'autant plus ces calomnies sur les néophytes que nous avons dans les îles Tonga et Samoa, que les communications étant à peu près nulles, il était plus difficile ou comme impossible aux indigènes de savoir ce qui se passait à Wallis.

“ Toujours craintif, Mgr Bataillon tint mademoiselle Perroton à l'écart dans un isolement qu'elle supporta avec une courageuse patience. Cela ne l'a pas empêchée de rendre de grands services à la mission et aux jeunes filles de Wallis d'abord et de Futuna, où elle fut envoyée plus tard.

“ Cette situation anormale de cette grande chrétienne préoccupait Mgr d'Enos. Revenu en France pour les affaires de sa mission, il lui chercha des compagnes appelées à poursuivre son œuvre. C'est moi-même qui conduisis à Futuna, en 1858, trois Lyonnaises, sœurs tertiaires de notre société. L'une resta à Futuna avec Mademoiselle Perréon, qui prit le nom de sœur Marie du Mont-Carmel; les deux autres furent établies à Wallis. La congrégation de Notre-Dame des Missions les a agrégées, et elle a trois établissements dans ces missions, savoir : à Tonga, à Apia, et à Wallis...”

Ces précieux renseignements prouvent surabondamment les difficultés que sœur Marie du Mont-Carmel, à qui nous donnerons désormais ce nom, rencontra en arrivant à Wallis. Son cœur ne connut un seul instant la défaillance. Nous avons fait connaître sa première installation; comment à la recommandation du vaillant commandant Marceau le grand chef de l'île Wallis lui fit construire une case, et comment aussi il lui donna sa fille pour compagne. Cette case si simple, si primitive, cette pirogue abandonnée, montée en forme de lit, cette mousse abondante qui devait lui servir de matelas, cette mousse que les animaux immondes, les pourceaux, pour les appeler par leur nom, venaient lui disputer, lui ravir, nous avons fait connaître tout cela.

Le docteur Montargis, qui l'a vu construire, est encore émerveillé de la promptitude et de l'adresse que les bons Océaniens déployèrent à ériger ce premier abri que l'envoyée de Dieu trouva dans ces îles lointaines.

Le bon docteur, notre ami, après de si longues années, croit voir encore Amélia, cette fille du grand chef, si belle, si intelligente, si dévouée surtout, il la voit le cœur rempli d'émotions, couchée à terre sur une simple natte, à côté de celle qu'elle a si bien comprise. Elle lui est présente à la mémoire, au point d'en esquisser les traits, les regards; il voit encore le maintien qu'elle avait pris pour donner la bienvenue à cette grande chrétienne, qui allait devenir comme un trait d'union placé par la divine Providence pour ne faire qu'un, de la charité chrétienne et des habitants de l'île.

Plus tard, un vénérable missionnaire de la Société de

Marie, le P. Junillon, construisait à Wallis avec l'autorisation de Mgr Bataillon, une modeste case près de l'église Notre-Dame. Le P. Junillon n'aura pas de peine à reconnaître que les sauvages sont plus exercés à ces travaux d'architecture agreste, que ne pourrait l'être le plus saint et le plus vénérable des missionnaires.

Sœur Marie du Mont-Carmel vécut donc douze années seule, avec Dieu et ses chers sauvages. Le bon docteur, durant les heureux jours qu'il passa à bord de l'*Arche d'Alliance*, lui avait indiqué les principales règles de l'hygiène, la préparation et l'usage des médicaments les plus usuels, toutes choses qui l'ont aidée puissamment à se faire comprendre et admirer des Océaniens, dont elle guérissait les indispositions, voire même les maladies. Le docteur n'a rien oublié, rien omis de ce qui pouvait être utile à celle qu'il avait si bien appris à connaître. Il savait trop combien une âme soulagée est disposée à recevoir les avis, à admirer et embrasser même les croyances de ceux qui ont calmé nos douleurs et cicatrisé nos blessures.

Si l'on pouvait douter de la reconnaissance des Océaniens, on n'aurait qu'à en lire l'expression dans la vie du commandant Marceau, écrite par un P. mariste. Il y a dans ce livre des lignes brûlantes. Le Père, parlant des bonnes sœurs, dit que leur présence toujours agissante et affectueuse, est un continuel apostolat qui opère de rapides métamorphoses, et une source d'espérance pour l'avenir de la religion et de la famille, dans ces contrées jadis si inhospitalières.—Oui, aujourd'hui, dans ces mêmes contrées, les bonnes sœurs sont reçues avec vénération et tendresse comme si elles descendaient du ciel. Lorsqu'elles arrivent, on les porte en triomphe. Les hommes leur baisent les mains avec le plus profond respect, et les femmes, les Wallisiennes, ont les paroles les plus expressives pour témoigner leur reconnaissance, leur joie et leur bonheur.

“ Toi, disait l'une d'elles à un Père missionnaire, toi, tu es venu pour nous, c'est bien ; toutefois, on voit des hommes voyager ; mais des femmes !... quitter leur patrie, leurs parents, des femmes tout quitter pour Wallis, c'est admirable, c'est surnaturel ! Pour moi, je n'aurai jamais ce courage. ”

Une femme encore ! ah ! celle-ci, c'est Amélia, la fille du grand chef, la première compagne de notre héroïne, que nous avons contemplée à l'aurore de ses jours, alors qu'elle traversait les forêts pour porter le pain quotidien au grand évêque, que la faim réduisait à toute extrémité... Formée dès son jeune âge, presque au sortir de l'enfance, à la grande école, à l'école du respect, du dévouement et de la charité, la noble Amélia est entrée à pleines voiles dans cet élément qui, aujourd'hui, fait sa force, alimente sa joie et embrase sa vie.

Désignée par ses vertus, elle a été nommée présidente d'une congrégation qui affirme d'une manière effective les sentiments des Wallisiennes. En souvenir du navire précieux qui leur a apporté sœur Marie du Mont-Carmel, cette pieuse confrérie est désignée sous le nom de *Aléka*, l'Arche (l'*Arche d'Alliance*). Nous n'en finirions pas si nous voulions tout dire.

Après douze années de résidence à Wallis, sœur Marie du Mont-Carmel fut envoyée à Futuna pour y répandre, là aussi, les flots de sa charité.

Nos missionnaires avaient déjà fournie une rude et laborieuse campagne dans cette île où il restait tant à faire, dans cette île où naguère encore les habitants n'avaient plus rien d'humain.

Il faut lire ces récits qui font frémir d'horreur. Pour bien juger du chemin parcouru, il est bon de retourner quelque peu en arrière, afin de fixer son regard sur le monstrueux abîme au fond duquel s'agitaient ces affreux cannibales.

“ Avant l'introduction du christianisme, — c'est le visiteur général de la Société de Marie qui parle, — Futuna était l'effroi du navigateur, et si j'excepte les Viti, je ne connais point d'île dont on puisse citer des horreurs comparables. On nomme un chef qui a mangé lui-même tous les membres de sa famille. Ce monstre avait les allures cauteleuses et perfides du tigre. Lorsqu'il apparaissait, sa vue seule glaçait d'épouvante. Il avait alors des paroles douces, pleines d'amitié pour rassurer la victime qu'il avait choisie ce jour-là. Quand il était parvenu par ses caresses à la tranquilliser, il se jetait sur elle à l'improviste, la terrassait et la dévorait.

Nihuliki, le même qui a ordonné la mort du P. Chanel, surpassait encore ce chef, en férocité, et la plume se refuse à décrire les actes monstrueux dont il s'est rendu coupable. Il a tué sa propre mère, et, après avoir mangé ses yeux, son cœur et les morceaux qu'il jugeait plus friands, il a dépecé et divisé son cadavre pour en faire d'horribles présents aux habitants de chaque vallée. . . .

“ De 1810 à 1815, un seul chef détruisit, anéantit des tribus entières. Environ à la même époque, la fureur de ce repaître de la chair humaine, la rage du cannibalisme envint au point que la guerre ne suffisant plus, aux abominables festins de Futuna, on se mit à faire la chasse au sein de sa propre tribu ; qu'ils fussent amis ou ennemis, ils étaient tués sans distinction, et des mères faisaient rôtir pour leur repas le fruit de leurs entrailles. Les Futuniens eux-mêmes avouent que si la religion de Jésus-Christ n'était venue rapprocher les cœurs, mettre fin à leur guerre et les changer en d'autres hommes, avant peu l'île serait devenue déserte. De 4000, la population était descendue à 800. Un Père, le P. Chevron, a vu un vieillard qui a seul échappé au four dans un village de 300 âmes.”

Elle savait tout cela, celle qui avait si résolument embrasé, avec le plus grand amour, la croix de son divin Maître, la croix où a coulé le sang qui a racheté le monde de tous les crimes. Que lui importait le lieu, le pays, le climat ! Ce que voulait sœur Marie du Mont-Carmel, c'était des âmes à embraser du feu qui la dévorait elle-même, c'était des âmes à aimer jusqu'à la folie de la croix. Elle savait bien que les pauvres Océaniens avaient encore des défauts, elle le savait, et c'est pour cela que cette grande âme se proposait de les aimer et de n'en déployer que plus de charité, afin de bien leur faire comprendre la bonté de Dieu, et de leur inoculer en quelque sorte, à l'aide de ce sublime langage, la majestueuse grandeur de la sainte Eglise, notre mère, et l'absolue nécessité pour chacun et pour tous d'en devenir des enfants fidèles, soumis et respectueux.

Sœur Marie du Mont-Carmel savait admirablement le don de Dieu, elle l'avait abondamment reçu et excellait dans l'art de le répandre. A l'aide de ce don sublime, l'enseigne-

ment de la sainte Eglise qui passait par sa bouche, s'infiltrait, s'imprimait dans les âmes, dans les âmes que son immense charité avait subjuguées. Son action était puissante, elle était irrésistible. Il en est toujours ainsi quand la nature humaine s'efface, s'annihile en quelque sorte, pour laisser agir dans l'âme ainsi dégagée, la nature divine qui opère alors des merveilles, des miracles de grâce.

Tout parlait donc en cette vaillante chrétienne qui s'était si pleinement donnée à l'œuvre des missions, et tout aussi devenait un sujet d'enseignement pour celle dont la charité avait tout embrassé.

Qu'elle était belle à voir, cette divine messagère, alors qu'à l'ombre des forêts elle se trouvait entourée d'une foule immense qui semblait un nombreux troupeau cherchant à épier le moindre signe de son pasteur pour aller, en quelque sorte, au devant de sa volonté avant que la parole ne l'ait exprimée !

Comme elle bénissait Dieu alors des ineffables consolations qu'il se plaisait à répandre dans son âme ! Dans ces moments délicieux, elle semblait inspirée, et sa parole devenait brûlante : c'était comme un jet de flamme qui partait de ses lèvres pour aller embraser d'amour tous ceux qui l'entouraient.

Oui, elle était belle à voir quand, la croix du missionnaire à la main, elle expliquait à ses chers sauvages les inénarrables souffrances du Fils de Dieu, du divin Crucifié qui, pour sauver tous les hommes, s'était en quelque sorte incarné dans la douleur, s'était fait l'homme de douleur ! Aussi, était-ce merveille comme, sous sa parole, la science des saints pénétrait tous ces vieux mangeurs d'hommes. Ils étaient, ces anciens cannibales, remplis d'émotion, quand, pour bien leur faire comprendre la grandeur des souffrances du bon Maître, notre vaillante sœur leur expliquait ces lamentables paroles du prophète : *O vous tous, qui passez dans le chemin, considérez et voyez s'il est une douleur pareille à ma douleur !*

Alors, quand celle qui avait si souvent bu à la source qui jaillit jusqu'à la vie éternelle en avait quelque peu désaltéré les enfants de son âme, elle les congédiait pour continuer sa course à travers les ronces et les épines, afin de ramener au

bercail les brebis égarées ou attardées dans le chemin. Elle allait partout, pénétrait dans toutes les cases, pour y panser toutes les plaies et cicatrizer toutes les blessures. Rien ne saurait égaler l'ardeur qui embrasait l'âme de cette femme, et tous sentaient, les plus vaillants missionnaires eux-mêmes, qu'elle était un puissant secours ménagé par la Providence, pour les îles de l'Océanie. Quel bien n'a-t-elle pas fait et quel sacrifice ne s'est-elle pas imposé pour accomplir la mission qu'elle avait reçue de son divin Maître ? Depuis son arrivée dans ces lointaines contrées, du premier au dernier jour, elle n'a cessé d'élever son regard au ciel pour dire et redire à ce bon et divin Maître : Seigneur, parlez, votre servante écoute...

Ces belles et majestueuses scènes de la forêt se renouvellent bien parfois ; dès qu'elle apparaissait, tous accouraient pour l'entendre parler des choses de Dieu qu'elle savait si bien rendre accessibles à ces bons insulaires, qui étaient d'ailleurs avides de sa parole. Parmi ceux qui l'écoutaient, il y avait un vieillard qui versait d'abondantes larmes, c'était celui qui avait porté le premier coup au vénérable P. Chanel ; le tigre altéré de sang était devenu un doux agneau. Cet anthropophage, ce cannibale qui jadis avait frappé au cœur le divin envoyé, recevait aujourd'hui—ô bonté inénarrable de Dieu ! — recevait, par la divine Eucharistie, ce même Dieu, ce même Christ, qu'il avait tant persécuté et en haine de qui il avait frappé.

Quand, après ces heures de sublime grandeur, les enfants de toutes ces tribus, heureux et contents, se retiraient pour regagner leurs cases, sœur Marie du Mont-Carmel se recueillait.., puis, levant les yeux au ciel, elle semblait, dans un élan d'amour, sourire doucement à la divine Providence.. Parfois cependant, un nuage de tristesse venait obscurcir son front et voiler son angélique regard ! ... — Alors, tremblante comme la feuille agitée par le souffle du soir, elle s'agenouillait au pied de son crucifix, gardait quelques instants un profond silence... puis, d'une voix remplie d'angoisses, on l'entendait dire tout bas : Mon Dieu ! ayez pitié de moi ! ...

Un secret dominait cette âme, l'agitait et la faisait parfois

pâlier d'épouvante ! Depuis son arrivée en Océanie, de longues années s'étaient écoulées, et toutes avaient été dépensées avec un héroïque dévouement au service de la grande cause qu'elle avait embrassée.

Le glorieux combat livré par cette vaillante chrétienne était un sujet d'admiration pour tous, elle seule tremblait !

Quel était ce mystère ? Une épreuve peut-être ? ... une nouvelle épreuve ? ... Oui, une épreuve ! ... Dieu, dans sa bonté, les permet, ces épreuves, afin que les âmes, qu'il a choisies pour opérer de grandes choses, n'aient aucun retour sur elles-mêmes, et se jettent jusqu'à leur dernier jour, par crainte de la justice, dans les bras de la miséricorde.

Une lettre datée de Futuna, adressée à notre bienveillant ami, le docteur Montargis, par madame la supérieure de l'institut de N. D. des Missions, nous a révélé le secret de notre héroïne et la fin de ses épreuves. Quelques lignes de cette lettre précieuse en diront plus et mieux que que nous ne saurions le faire ; nous sommes trop heureux d'ailleurs d'avoir à les offrir à nos lecteurs :

A Monsieur Montargis, docteur en médecine, à Paris.
« Vous devez être un peu étonné de mon long silence, depuis près de deux ans que je vous ai dit adieu et que je suis partie de Lyon, avec deux de nos chères sœurs et Sa Grandeur Mgr Bataillon. Ce n'est pas que j'aie oublié de vous écrire, à vous, qui êtes si dévoué pour nos missions, mais les devoirs impérieux et si multipliés de cette visite générale de nos monastères, joints au mal de mer qui ne me permet pas d'écrire à bord, m'ont mise dans l'impossibilité de vous donner plus tôt de nos nouvelles. Aujourd'hui même, je ne puis vous dire qu'en gros, un mot des principales choses qui intéressent votre charitable dévouement, remettant à mon retour en France, à la fin de cette visite générale, pour vous parler plus en détail.

C'est de la cellule de notre bonne sœur Marie du Mont-Carmel que je vous écris, mademoiselle Perroton, que vous avez connue sur *L'arche d'Alliance* et que vous avez laissée à Wallis où elle est restée douze ans. Elle a quitté Wallis pour venir ici, où je l'ai trouvée morte depuis huit mois, après une vie du plus grand dévouement dans cette mission.

lointaine et si difficile. En tout, elle a passé vingt ans dans ces deux îles, Wallis et Futuna, à élever les jeunes filles sauvages, et, aidée de la grâce de Dieu, à les rendre de vraies chétiennes.

“ Vous le savez, c'était une personne d'un mâle courage, qui a soutenu non-seulement les jeunes sœurs qui l'ont entourée de leurs soins ces deux dernières années, mais souvent, très-souvent aussi, les missionnaires eux-mêmes... Car ici, pour certaines âmes surtout, dans une île aussi reculée et en dehors des communications ordinaires, l'isolement avec tout son cortège de souffrance se fait parfois fortement sentir.

“ Les deux dernières années de la vie de cette bonne sœur ont été grandement éprouvées par des peines intérieures multipliées qui ont rendu son âme plus humble, et toujours plus abandonnée aux desseins de Dieu. A cela est venue se joindre une paralysie qui l'a retenue toute la dernière année dans son lit. Elle avait demandé à Notre-Seigneur la grâce d'avoir sa connaissance jusqu'à la fin; il la lui a accordée. En même temps, il lui a ôté la crainte si grande qu'elle avait depuis si longtemps de la mort et du jugement, pour faire place à une humble et douce confiance dans laquelle elle s'est endormie, assistée des sacrements, des prières de nos missionnaires et des sœurs qui demeureraient avec elle. Elle était âgée de soixante-treize ans., etc. ”

Dans les faits que nous avons esquissés à trop grands traits sans doute, il est consolant de voir comment les grandes âmes marquées pour le sacrifice savent entrer dans cette voie et franchir généreusement la montée de ce redoutable mais fructueux calvaire. Une fois entrées dans cette aride carrière, rien ne les rebute, rien ne les arrête, ni la longueur du chemin, ni les difficultés qui y sont semées et s'y rencontrent à chaque pas. Déchirées par les ronces et les épines ou violemment battues par les ouragans déchaînés, elles vont toujours en avant sans se laisser arrêter, ni par les vents, ni par les orages. Dès que l'arène du sacrifice s'ouvre devant elles, elles s'élancent dans la lice pour livrer, sous l'œil de Dieu, le grand, le bon, le fructueux combat, le combat qui affirme une fois de plus leur sublime vocation, qui l'affirme et la couronne.

Dans ces luttes gigantesques, rien ne saurait égaler la générosité du vainqueur, si ce n'est la joie du vaincu... Mais pourquoi parler de vainqueurs et de vaincus. Ce langage ne peut trouver ici sa place. Après de pareils combats, il n'y a ni morts, ni mourants, ni blessés sur le champ de bataille. Là, aucune haine ne survit au combat, et la charité qui a fait la force du vainqueur, fait encore, après la victoire, la joie et le bonheur de celui qui s'est rendu à discrétion.

Il faut cependant dire toute la vérité.—Oui, il y a parfois des morts sur ce champ de bataille, mais ils ne sont pas tombés des rangs des vaincus. Oh ! non, ceux-ci sont restés debout : aucune arme meurtrière n'a été dirigée contre eux et les vainqueurs ont seuls arrosé de leur sueur et de leur sang l'arène du combat ; arène qui est devenue le glorieux témoin de leur fructueuse et immortelle victoire.

Là, dans cette armée du Christ, il n'y a ni bruit de paroles, ni vaines déclamations, ni rien même qui y ressemble. Divinement inspiré, le soldat chrétien marche au but, sans jamais se laisser arrêter par les pièges d'une triste et honteuse défaillance. Le but à atteindre, le seul qui puisse exciter une généreuse ambition, c'est le triomphe de la vérité. Quand on a le bonheur de la posséder, on aspire à la propager, à la répandre. Dans ce but, un cœur ardent cherche par tous les moyens possibles à l'inculquer. Il l'indique, la propose, l'enseigne, et au besoin l'affirme en souffrant et mourant pour elle.

.....

.....

SAINT-JOSEPH DU CONGO.

[Du *Messenger de St-Joseph.*]

LETTRE DU P. CARRIE.

Vous savez que c'est sous la protection spéciale de saint Joseph qu'est placée notre chère mission du Congo. Aussi apprendrez-vous avec intérêt, j'en suis certain, nos progrès en dépit des obstacles de tout genre, nos espérances au milieu des épreuves, et notre confiance inébranlable en saint Joseph. Priez-le donc de guider nos pas et de féconder nos travaux.

I. — DE LANDANA A M'BOMA.

Je vous ai dit comment nous allons avancer vers l'intérieur et fonder d'abord une mission permanente à M'Boma. Elle se compose d'un personnel de vingt-cinq à trente personnes et de cinq ou six corps de bâtiments. En même temps nous reprenons la mission de Saint-Antoine, si merveilleusement conservée après une interruption séculaire. Nous y avons installé un bon catéchiste, animé d'un grand zèle et jouissant d'une grande influence dans le pays, en sa qualité de fils du dernier roi défunt. Il est visité chaque mois par un missionnaire de M'Boma.

Après avoir installé la mission de M'Boma, je suis revenu à Landana par terre et à pied. J'ai voulu expérimenter ce mode de voyage, reconnu impraticable dans la plupart des régions africaines. La distance est d'environ 30 lieues ; nous l'avons franchie sans fatigue. Ces communications peuvent donc se faire sans trop de difficultés, au moins dans la saison sèche. Et voilà qui prouve évidemment que le climat de Congo est beaucoup moins débilitant et moins malsain qu'on ne se le figure. Ces pays, surtout vers l'intérieur, sont certainement les meilleures contrées de l'Afrique, et comme climat et comme richesses. Il n'est donc pas étonnant qu'elles

excitent aujourd'hui à un si haut degré l'attention des nations civilisées. Nous assistons sans nul doute à l'aurore d'un brillant avenir.

II. — M. STANLEY.

M. Stanley a sa première station à Vivi. Il vient d'y terminer tous ses préparatifs de départ pour l'intérieur ; et peut-être poussera-t-il jusqu'à la côte orientale. La route vers Stanley-Pool s'avance : trois de ses petits vapeurs sillonnent le Congo, sur des espaces différents, d'une extrémité à l'autre. Il a reçu dernièrement quatre officiers belges pour l'aider dans ses travaux, et de plus un grand nombre de bêtes de somme et de chariots. Espérons que prochainement la voie vers le continent mystérieux sera ouverte aux missionnaires, comme aux voyageurs et aux négociants.

III. — LES EFFORTS ET MÉSAVENTURES DES RÉVÉREND.

Le Révérend MacCall a quitté la mission protestante de Palabala, et prenant la route de M. Stanley, l'a devancé vers Stanley-Pool. Cet homme représente l'Angleterre ; c'est bien le type *anglais* : il faut qu'il soit le premier à ce poste avancé. Il nous l'avait dit en passant à M'Boma. Qu'il s'en aille donc et qu'il serve les prétentions du petit amour-propre britannique. Son départ rend à la mission de M'Boma le calme jadis trop troublé par les prodigalités du ministre de l'erreur. Vous raconterai-je quelques-unes des mésaventures de ces *apôtres* d'un nouveau genre, trop nombreux, hélas ! et bien trop appuyés dans ces régions ? C'est d'abord une *ministresse* (ce mot est-il français ? du moins est-il protestant) qui s'est aperçue de certaines escapades peu édifiantes de son apostolique époux. La fuite, dans sa pensée, voilera son déshonneur. Mais, à Noki, les émissaires lancés à sa poursuite l'ont rejointe et ramenée au giron conjugal.

Ces messieurs aiment le revolver. Il leur en arrive parfois malheur, témoin ce pauvre maladroit qui vient de se fracasser l'épaule ; témoin cet autre qui a failli tuer un Européen à M'Boma.

Il n'y a pas longtemps encore, un autre Révérend logeai

également, par inadvertance sans doute, une balle de revolver dans le ventre d'un missionnaire de San-Salvador. Si l'on ajoute à cela la mort de l'un de leurs premiers compagnons, tombé du haut de leur mât de pavillon, on reconnaîtra que ces malheureux ont leur bonne part de tribulations. Avouons cependant qu'elles ne ressemblent pas beaucoup à celles de saint Paul et de saint François-Xavier.

J'ai fait allusion plus haut à une sorte de course, ou partie engagée, pour savoir qui arriverait le premier à Stanley-Pool. M. Mac-Call s'était élancé courageux dans l'arène, comme un solide cheval de course. Mais il eut un concurrent redoutable dans l'intrépide Révérend Combet. L'enjeu, du reste, était attrayant : c'était ni plus ni moins, qu'un beau vapeur offert par un riche Anglais au victorieux. Déjà prenait son essor notre aigle courageux, emporté sur ces deux ailes agiles, l'*honneur* et le *profit*. Pourquoi faut-il que de si beaux débuts aient été entravés, de si riches espérances déçues ! Il a suffi qu'une tribu lui ait montré quelque hostilité pour que toute sa suite l'ait campé là, au milieu des sauvages. Son compagnon de mission lui demeura fidèle. Mais à Ma-Kouta ils sont accueillis à coup de fusil et de sabres. C'était le moment où les ailes eussent été le plus nécessaires. Quelle que fut la rapidité de leur fuite, le Révérend Combet reçut une balle quelque part, qui n'est pas la poitrine, et son compagnon un coup de sabre. Vous croyez que le Révérend Combet s'est déconcerté ? Détrompez-vous. Soit amour-propre personnel ou national, soit tout autre motif, que nous voudrions croire motif louable, il veut, dit-on, reprendre son voyage. Il lui en tient. Il aura le *vapeur* !

IV. — ET LES CATHOLIQUES ?

Quoiqu'il en soit, le protestantisme se promènera bientôt en vapeur et en triomphateur à travers l'Afrique, grâce au Congo et à ses affluents du nord et du sud, grâce surtout aux largesses incalculables et incompréhensibles de ses sectateurs. Et les nations catholiques le verront ; et les vrais catholiques laisseraient triompher ainsi le drapeau de l'erreur ; et ils ne se lèveraient pas pour rendre à la croix sainte

du Sauveur l'honneur et l'empire qui lui sont dus ! Cela est-il possible ! Mais non ! il n'en sera pas ainsi ! Il est impossible que le démon, après avoir été maître de ces vastes contrées par les horreurs du fétichisme, en garde encore l'empire par les apôtres de l'erreur. Les catholiques comprendront l'obligation qu'il y a aujourd'hui de s'imposer des sacrifices pour l'honneur de Dieu et de la vraie Religion, et pour le salut de tant de millions d'âmes ! Ils comprendront que s'ils ne peuvent directement et par eux-mêmes travailler à une œuvre si méritoire, ils le peuvent et le doivent faire par les mains des missionnaires, qui ne soupirent qu'après l'heure et les moyens de s'élancer dans le champ du combat, pour arracher au démon ses innombrables victimes.

V. — LA LETTRE DU ROI DE CONGO.

Je vous envoie communication d'une lettre que le roi de Congo m'écrivait dernièrement.

Elle est écrite en portugais, et je vous en donne la traduction française :

“ San-Salvador, du Congo, 13 juillet 1880.

“ Illustrissime et Excellentissime Seigneur Landana.

“ Nous, roi catholique du Congo et seigneur dom Pedro V,

“ Eprouvons une grande satisfaction et un grand plaisir à faire demander des nouvelles de votre royale santé, ainsi que de celle de toute votre illustre maison. Quant à nous, au moment où nous écrivons cette lettre, nous jouissons, grâce à Dieu, ainsi que toute la population de ce royaume du Congo, d'une bonne santé.

“ Nous avons reçu en son temps votre longue lettre, et si nous avons tant tardé à vous répondre, c'est à cause de la mortalité qui a régné dans ce royaume et des maladies qui viennent d'éprouver notre propre maison.

“ J'ai compris tout ce que Votre Excellence me dit dans sa lettre, et en conserve le souvenir.

“ Quant aux missionnaires anglais qui sont ici, ils nous prêchent la parole de Dieu pour enseigner à notre peuple le chemin du Ciel. Du reste, ce n'est pas seulement ici, au Congo, que ces Anglais remplissent ce ministère, mais bien dans toutes les parties du monde.

“ Les missionnaires me disent qu'ils ne sont point venus pour enlever la couronne au roi du Congo, mais uniquement pour nous affermir dans la foi du Christ Notre Seigneur.

“ Nous sommes très-surpris que Votre Excellence n'ait pas eu le souci d'envoyer ici des prêtres pour prendre soin de l'église de San-Salvador et continuer à enseigner les peuples de ce royaume du Congo. Pour nous, nous savons parfaitement que du temps de nos prédécesseurs, le roi dom Joad Ier et son fils dom Alphonse Ier, les chrétiens du Congo n'ont jamais manqué de prêtres. C'est pourquoi nous ne vous comprenons plus.

“ Il est nécessaire, et je l'espère avec respect de Votre Excellence, de nous envoyer quelques prêtres qui viennent soutenir les autres dans le service de Dieu.

“ Que Dieu garde Votre Excellence de nombreuses années.

“ Je suis votre ami très-respectueux et obligé.

“ Signé : DOM PEDRO V, roi du Congo. ”

Voilà donc un royaume éclairé de la lumière du pur Evangile de Jésus-Christ, le voilà s'obscurcissant sous le voile ténébreux de l'hérésie, le voilà qui passe au protestantisme, uniquement parce qu'il n'a pas de prêtres catholiques pour le maintenir dans la vraie foi. Est-ce tolérable ? Le cœur catholique le peut-il supporter ?

VI. — L'ESCLAVAGE.

J'ai vu dernièrement un négociant établi à Pointa-Pedra, à l'extrême nord de notre préfecture apostolique. Il m'a raconté des choses lamentables et atroces sur le marché des enfants dans cette localité.

“ Les noirs, me dit-il, viennent fréquemment jusqu'aux factoreries des Européens vendre cette triste *marchandise* qu'on appelle l'*esclave*. Mais ce qu'il y a de plus révoltant, c'est le sort réservé aux petits enfants : ces monstres humains les jettent au fond de leurs pirogues, ces pauvres petits êtres arrachés aux bras maternels. Puis, à la factorerie, ils les en arrachent brutalement en les saisissant tantôt par une jambe, tantôt par un bras, et vous les présentent ainsi, comme ils le feraient d'un canard ou d'une poule.

“ Si ces innocentes créatures ne sont pas rachetées, ce qui arrive le plus souvent, elles périssent ; car elles ne doivent plus revoir le village qui les a vues naître, ni se réchauffer sur le sein qui les a allaitées.

“ Elles sont rejetées au fond des forêts pour y être la pâture des tigres, dans les eaux de la rivière ou de la lagune, fourmillière de caïmans, ou enfin inhumainement massacrées.

“ Le prix de ces enfants est pourtant bien minime. Il ne dépasse pas le prix d'un cabri ou d'un canard, un ou deux gallons de tafia, de 2 à 4 francs.

“ Mais comment faire pour sauver ces pauvres enfants pour la terre et pour le Ciel ? Il faudrait être sur les lieux ou dans les environs, avoir une crèche et des nourrices. Et pouvons-nous y penser, nous qui ne pouvons même pas avoir, faute de ressources, une seule maison de religieuses, qui cependant nous seraient, à Landana, de première nécessité ?

“ Oh ! non, non, l'Afrique n'est pas connue, et par suite ses misères ne sont pas assez secourues. L'attention des nations chrétiennes doit se tourner aujourd'hui tout particulièrement vers cette partie du monde la plus nécessiteuse et la plus délaissée. Il semble pourtant que son tour soit arrivé enfin, puisque toutes les autres ont passé avant et profité du bienfait de la civilisation chrétienne et de la générosité des fidèles. A vous donc, âmes généreuses, nous faisons entendre ce cri d'une lointaine, mais profonde détresse :

“ Au secours !! au secours !! Sauvez-nous, car nous aussi nous sommes les enfants de Dieu, les rachetés du Calvaire !! ”

P. CARRIE,

Missionnaire de la Congrégation du Saint-Esprit
et du Saint Cœur de Marie.

MISSION DE SÉNÉGAMBIE.

(*Messenger de Saint-Joseph.*)

LETTRE DU R. P. GUIGRAND.

Je pense vous être agréable en vous donnant quelques détails sur la chrétienté naissante de Fadioute.

A quelques kilomètres de Joal, à l'embouchure d'une rivière salée, s'étale une gracieuse petite île qui n'est séparée de la terre ferme que par un étroit chenal. Là, est entassée une nombreuse population de Sérères plus attachés à leur îlot que les Auvergnats ne le sont à leurs montagnes. Chaque jour on les voit partir sur leurs pirogues, avec leur fusil, inséparable compagnon, pour aller, souvent à de grandes distances, cultiver les champs, couper de la paille, des branches et des feuilles de palmier, qu'ils emploient à construire leurs cases ou à confectionner des corbeilles et des nattes. Les femmes montent aussi en pirogue, particulièrement pour chercher de l'eau à Joal, et elles manient ces frêles embarcations avec autant de dextérité que les hommes. Le couscous, le mil, le riz, le gibier, quelques fruits de la forêt et le poisson qu'ils pêchent au harpon avec une adresse remarquable, voilà à peu près toutes leurs ressources alimentaires.

Quant à leur religion, il me serait assez difficile de vous en rendre compte; je sais seulement qu'ils ont un jour de repos dans la semaine et même deux, le lundi et le jeudi, avec quelques fêtes dans le courant de l'année. Ce qui les recommande particulièrement à l'intérêt du missionnaire, c'est qu'on ne trouve chez eux ni la polygamie, ni les préjugés fanatiques et abrutissants des sectateurs de Mahomet. On assure même qu'ils ont pour ces derniers une horreur telle, qu'ils évitent leur compagnie. Pour rien au monde, un habitant de Fadioute n'entrerait dans une pirogue avec un musulman.

Il nous a été donné de réaliser enfin les désirs des missionnaires, nos devanciers, en implantant la foi parmi ces gens simples et droits. Dans le courant de l'année dernière, un catéchiste de Joal fut désigné pour les visiter régulièrement et les instruire des vérités de notre sainte religion. Il s'y rendait chaque jour, et le P. Diouf, indigène, l'y accompagnait, lorsque ses occupations le lui permettaient. Dès les premières visites, un grand nombre de jeunes gens se présentèrent pour entendre la bonne nouvelle, ils exprimèrent hautement leur satisfaction et promirent de revenir. Ils ont tenu parole, mieux encore, ils ont amené de nouveaux auditeurs avec eux ; et, se soutenant, s'encourageant les uns les autres, ces bons jeunes gens ont apporté aux catéchismes une application toujours croissante. Aussi, n'a-t-on pas hésité à construire une chapelle avant même d'avoir conféré le saint baptême à un seul catéchumène. Quoiqu'elle n'ait que dix mètres de long sur six de large, elle n'en est pas moins un vrai monument pour cette pauvre île. On la voit de loin avec sa croix qui surmonte le pignon et apparaît comme le signe du triomphe remporté sur satan. On a bâti à côté une maisonnette destinée au missionnaire, et un peu plus loin deux cases pour nos sœurs indigènes.

Vers la fin de juin, la chapelle se trouvait à peu près achevée, et l'on fixa la cérémonie de la bénédiction au 24 du même mois, fête de la Nativité de saint Jean-Baptiste. Quelques jours auparavant, nous avons reçu de France une caisse contenant des vases sacrés et des ornements destinés, suivant les indications d'une charitable bienfaitrice, au premier sanctuaire qu'on bâtirait dans la mission. Le don arriva bien à propos et on l'expédia sans retard à Fadioute. Le débarquement de la caisse avec différents autres objets avaient déjà excité la curiosité des habitants ; mais vous dire leur admiration en voyant débiller de telles richesses, me serait impossible. Vous pouvez difficilement vous figurer les exclamations et les gestes expressifs qui accueillirent successivement ces objets extraordinaires pour eux. Les deux chasubles, blanche et rouge, la croix d'autel, les chandeliers, soulevèrent tour à tour l'admiration de la foule réunie. Ce fut bien autre chose lorsqu'on découvrit un grand tableau

de saint François-Xavier, patron désigné de la nouvelle chrétienté. Alors les femmes, les enfants s'enfuirent effrayés ; les hommes, plus braves, se groupent autour du magique portrait.

L'un d'eux, dans la force de l'âge et aussi remarquable par sa haute stature que par sa force musculaire, saisit le tableau et déclare que c'est lui, et lui seul, qui aura l'honneur de le porter à la chapelle. Cet homme est père de famille, c'est un des plus fervents catéchumènes, bien qu'il ait de la peine à apprendre et à retenir les prières et les vérités chrétiennes qu'on lui enseigne. Mais rien ne lui coûte, dit-il, pourvu qu'il obtienne la grâce du baptême. A peine a-t-il déposé son fardeau, que la foule s'empresse d'entrer à sa suite.

— Il est vivant ! il est vivant ! s'écrie-t-on de toutes parts en considérant le grand apôtre des Indes.

— Mais que fait-il donc ?

— Il est à baptiser, répond le P. Diouf qu'on harcelait de questions.

— Ah ! il baptise... Mais c'est un noir qu'il baptise ! s'écrie un des plus habiles de la bande.

— Oui, oui, à la bonne heure ! c'est un noir !

La chapelle était envahie ; tous voulaient voir cette image vivante ; puis ils sortaient, en répétant leur cri ordinaire d'admiration devant les produits de l'art ou de l'industrie d'Europe :

— Oh ! comme les blancs sont habiles !

On retira ensuite des caisses les deux anges adorateurs. Nouvelles exclamations, et nouvelle série de questions.

— Sont-ils frères ?

— Certainement, ils sont frères, car ils se ressemblent.

— Ont-ils encore leur mère ?

C'était un enthousiasme général.

Enfin les préparatifs étaient achevés, et le jour de la bénédiction de la chapelle arrivé. Mais pendant la nuit, la première pluie de l'année, pluie toujours si impatiemment attendue, avait détrempé les champs. Le signal des semailles était donné. Aussi, dès le matin, tous les hommes du village de N'gazobil, avec des calebasses ou des sacs remplis de mil,

attendaient, devant notre chapelle de Saint-Joseph, pour faire bénir le grain qu'ils allaient confier à la terre. Evidemment il ne fallait plus compter sur une grande assistance. Cependant tout était prêt; on ne pouvait pas retarder davantage.

Trois Pères de la mission de Saint-Joseph partirent donc dès le matin avec une partie des enfants. La marée était haute et nous n'étions pas sans crainte pour la traversée du marigot de Fadioute, qui, en certains endroits, est très-profond. La pirogue où nous primes place avec nos deux confrères de Joal et quelques soldats, fut la plus exposée. L'inexpérience des passagers qui ne savaient se tenir en repos, donnait à notre pilote de sérieuses inquiétudes. A chaque coup de pagaie, l'embarcation chancelait et menaçait de chavirer. Force nous fut de retourner, de relâcher sur le bord et de chercher un autre bateau pour partager la charge. Cependant, nous n'étions que dix, tandis qu'à notre place, vingt habitants de Fadioute auraient passé sans broncher. Enfin, nous touchons à l'île, et nous descendons au milieu des saluts joyeux de la foule. Les enfants se pressent autour de nous, sans s'inquiéter de la simplicité presque originelle de leur costume; tous nous accompagnent jusqu'à la demeure préparée aux Pères.

Il était neuf heures lorsque la cérémonie commença. La messe est célébrée avec toute la pompe possible. Un harmonium portatif, touché par un de nos jeunes musiciens, mêlait ses doux accords aux chants graves de la liturgie. Bientôt l'hostie sainte est élevée pour la première fois au milieu de cette pauvre île, plongée jusqu'ici dans les ténèbres, mais qui voit enfin briller sur elle l'aurore du salut. Vous dire les sentiments, les émotions que j'éprouvais me serait impossible. Un prêtre indigène offrait l'agneau sans tache pour cette population, dont il est devenu l'apôtre; au pied de l'autel, des lévites indigènes unissaient leurs vœux pour la conversion de leurs compatriotes, et avec eux priaient aussi de tout leur cœur des religieuses indigènes de la Congrégation des Filles du Saint-Cœur de Marie, qui, par un vœu spécial, ajouté au trois vœux ordinaires de religion, s'engagent à tra-

vailler à la conversion des noirs de l'Afrique (1). Il y avait aussi des soldats et à leur tête le chef de Joal revêtu de son manteau rouge, marque distinctive de sa dignité. Tous implorèrent les miséricordes et les bénédictions du ciel sur cette terre qui promet une riche moisson. Le respect, la joie et l'admiration éclataient dans leur tenue et dans tout leur extérieur.

Voilà pour la dédicace de l'édifice matériel, celle de l'édifice spirituel allait commencer.

Le 1^{er} juillet, le P. Diouf baptisa un jeune homme qui dès lors se regarda comme l'auxiliaire du missionnaire. Le soir même, après le départ du Père pour Joal, et sans qu'il eût donné aucun ordre, la chapelle se remplit de noirs, et le nouveau chrétien se mit à faire réciter les prières et le catéchisme. Il aurait voulu que tout le monde fût chrétien, et il avouait ne point comprendre comment on pouvait vivre sans chercher à le devenir.

Il est un trait intéressant que je veux vous citer. Le chef de l'île de Fadioute, vieillard au moins septuagénaire, avait été frappé et émerveillé du manteau rouge du chef de Joal ; il pria donc le P. Diouf de lui en procurer un semblable, disant qu'il saurait lui en témoigner sa reconnaissance.

Le Père, heureux de cette ouverture, promit de faire droit à sa demande, mais, ajouta-t-il, à une condition.

— Laquelle ? demanda le chef.

— Elle est facile, elle ne te coûtera rien, et il n'y a que toi qui puisses me l'accorder. La voici : c'est que tu fasses proclamer dans l'île que le dimanche sera dorénavant un jour de repos.

Le chef convoqua en réunion extraordinaire les notables ou les anciens qui constituent son conseil, et leur exposa la chose. Il plaida si bien en faveur du missionnaire, que tous les conseillers finirent par se rallier à son avis.

Une seule voix s'éleva d'abord pour combattre la proposition, en s'appuyant sur la coutume et les traditions des ancê-

(1) La petite Congrégation des Filles du Saint-Cœur de Marie, composée de religieuses indigènes de la Sénégambie, a été fondée par Mgr Kobès, le 24 mai 1858, jour où l'Église vénère l'auguste Mère de Dieu, sous le titre de Secours des Chrétiens, dans le but de travailler à la conversion des noirs de l'Afrique, par la prière, la pénitence et les œuvres de miséricorde spirituelle et corporelle. Cet Institut, béni et loué par Pie IX, est devenu, par la ferveur de ses membres, un instrument de grâces et de salut pour cette partie de l'Afrique.

tres, dont le respect est si enraciné et si puissant parmi nos Africains.

—Mais, répondit le P. Diouf, vous n'y pensez pas : c'est le roi de Sine qui vous a imposé le lundi. Voulez-vous encore appartenir au roi de Sine, et lui faire acte de soumission ?

Il avait touché la corde sensible ; personne ne souleva plus de difficulté, et le dimanche fut proclamé jour de repos dans l'île à la place du lundi.

Le nombre des catéchumènes va toujours croissant. Le P. Diouf, qui ne quitte plus Fadioute depuis quelque temps, peut à peine suffire aux catéchismes. Les hommes partis dès trois heures du matin pour leurs travaux dans les champs, à plusieurs lieues de distance, n'ont rien de plus pressé, en revenant le soir, que de se rendre à l'instruction.

Cependant, comme le bien ne s'accomplit jamais sans que l'ennemi s'efforce de l'entraver, on avait essayé d'effrayer les jeunes gens, en leur disant qu'ils ne trouveraient plus à se marier s'ils devenaient chrétiens. Mais ils n'ont fait que rire d'une pareille menace, et ils ont su la tourner contre ceux qui la faisaient en répondant que bientôt, au contraire, la femme qui ne serait pas chrétienne ne rencontrerait plus de mari. De fait il n'y a pas encore à Fadioute une seule femme baptisée ; mais cela ne veut pas dire qu'il n'y ait pas de catéchumènes parmi elles ; car elles mettent autant de zèle et d'ardeur à se faire instruire que les hommes, et les Sœurs sont occupées tous les jours, du matin au soir, à leur faire le catéchisme. D'ailleurs ce n'est pas du côté des femmes qu'il y a à craindre des difficultés.

—Mais, votre femme ne sera pas contente si vous devenez chrétien, disait-on à l'un d'eux.

—Tiens ! répondit l'insulaire d'un air étonné, il ne manquerait plus que cela ! Je veux aller au ciel, et je tiens absolument à ce qu'elle y aille aussi bien que moi.”

Au point où en sont les choses, il est plus que probable qu'on sera obligé d'agrandir considérablement la chapelle dès l'année prochaine, ou mieux on bâtira une église, comme à Joal ou à Sainte-Marie de Gambie. Déjà les jeunes gens se préparent à réunir les matériaux.

P. GUIGRAND,

Missionnaire du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie.

EXTRAIT D'UNE LETTRE DE M. BELLEY,

Prêtre et Missionnaire à St-Prime du lac St-Jean, à Monseigneur de Chicoutimi.

St-Prime, 9 février 1881.

Monseigneur,

..... Depuis mon voyage à Chicoutimi j'ai été visiter les colons de Attikouapé, dans le canton Parent.

Je ne saurais vous dépeindre, Mgr, toute la joie, tout le bonheur de ces pauvres mais courageux colons en voyant le missionnaire au milieu de leurs familles : ils riaient, ils pleuraient, celui-ci m'offrait sa maison, celui là son temps et ses services et tous dans leurs joyeux transports ne savaient que faire pour me témoigner leur reconnaissance. Je n'aurais jamais imaginé, avant de l'avoir vu de mes yeux, que la seule visite d'un prêtre put procurer autant de consolation et autant de bonheur dans ces âmes chrétiennes. Comment rester impassible en présence de pareille scène ? Malgré nous, l'émotion s'empare de notre cœur et se trahit par de douces et d'abondantes larmes.

Pauvres familles ! comme l'éloignement du prêtre et le manque des offices divins les jours de dimanche et de fête, leur causent d'ennuis et de regrets. C'est bien là, du reste, la cause du découragement d'un grand nombre. Il est donc grandement à désirer qu'un prêtre soit spécialement chargé de la visite des nouveaux centres de colonisation. Soutenus par les conseils du prêtre, fortifiés par les secours de notre sainte religion, les colons ne seront plus tentés d'abandonner des terres qu'ils ont ouvertes à la culture au prix de tant de sacrifices et de pénibles labeurs.

Usant de la permission que vous m'avez donnée, j'ai célébré la sainte messe dans la maison d'un M. Hébert, cousin de M. le curé de Kamouraska. A voir le petit autel si propre, orné avec tant de goût, que cette brave famille avait élevé dans leur modeste maison, il fallait oublier que l'on était perdu au fond des bois. Mais ce qu'il y avait de plus admi-

nable et de plus touchant pour moi, c'était la piété, la dévotion manifestées par ces braves gens pendant la sainte messe et la ferveur des prières qu'ils faisaient monter vers le ciel. Oh ! qu'elle est vive la foi de nos chers compatriotes, que les sentiments religieux sont profondément enracinés dans leur cœur.....

Je reçois toutes les semaines des lettres me demandant des informations sur les terres du lac St-Jean. Ainsi, sans m'en douter, je suis devenu un homme important. Mais je me consolerais de ce petit contre-temps si la colonisation peut progresser selon vos justes désirs.....

Agréez,

F. X. BELLEY, Ptre.

MISSIONS D'AFRIQUE.

[Annales de la Propagation de la Foi de Lyon.]

VICARIAT APOSTOLIQUE DES DEUX-GUINÉES.

Lettre du R. P. Augouard, de la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie, missionnaire au Gabon, au R. P. Hubert, de la même Congrégation, supérieur du séminaire de Cellule.

“ Sainte-Marie du Gabon.

“ Mon Très-Révérend Père,

“ Ce fut le mercredi 2 janvier que je dis adieu au supérieur de Dakar, le R. P. Lassedat, pour prendre passage sur la *Dives*, navire de guerre français, qui se rendait au Gabon. Le commandant du navire, fort heureusement pour moi, était un chrétien des mieux trempés. Chaque jour il assistait à ma messe dans son salon qu'il faisait orner tout exprès, et une fois il me la servit en l'absence du matelot, mon sacristain ordinaire. C'est vous dire que, sous ce rapport, je n'avais rien à désirer. Les officiers de l'état-major à la table desquels je me trouvais furent aussi pleins d'amabilité pour moi.

“ Nous partîmes de Dakar vers trois heures et nous perdîmes bientôt de vue le cap Vert, ainsi nommé probablement parce qu'il n'est pas vert du tout et qu'il n'y a que des dunes de sable au commencement desquels est située la morne ville de Dakar. Aussitôt, je commençai mon ministère et je devins aumônier pour un mois. Matin et soir, à bord des navires de guerre français, on fait une courte prière, pendant laquelle tous, officiers, passagers et matelots, doivent se découvrir et garder le silence. La même règle s'observe lorsqu'on hisse le pavillon français et lorsqu'on le descend.

“ Pendant les huit premiers jours, il n'y eut rien de bien

saillant, sinon une douche que je reçus et qui me fit prendre la position horizontale, parce que je n'avais pas fermé le sabord de ma cabine par un roulis assez fort. Le 9 janvier nous aperçûmes le cap des Palmes, où Mgr Le Berre avait fait naufrage en 1870. Puisque je parle de Mgr Le Berre, vous allez vous demander pourquoi il n'était pas avec moi sur la *Dives*. C'est une omission que je vais réparer immédiatement en ouvrant une parenthèse.

“ Notre vicaire apostolique voulait en effet partir par ce navire ; mais, apprenant qu'il n'avait pas son chargement et que peut-être il faudrait attendre jusqu'à la fin de janvier, Sa Grandeur se décida à prendre une voie plus rapide mais moins commode. Mgr Le Berre était pressé d'arriver, surtout à cause du départ du Supérieur, que sa santé forçait à rentrer en France. Il prit un petit bateau pêcheur qui le conduisit jusqu'en Gambie. Là il trouva un vapeur qui allait à Sierra-Leone où le Prélat comptait attendre le paquebot anglais, pour se rendre directement au Gabon. C'était une dépense de 700 à 800 fr. ; mais il fallait arriver.

“ La navigation entre Dakar et le Gabon est des plus paisibles. La mer est presque toujours unie comme une nappe d'huile, mais cela n'empêche cependant pas le roulis. Le navire marchait tantôt à la voile, tantôt à la vapeur, selon que la brise était ou non favorable. Mais ce qu'il y avait de plus gênant, c'est que le soleil d'Afrique se faisait sentir d'une manière par trop incommode. Les cabines ressemblaient à des étuves, surtout la mienne placée près de la machine. La première nuit, après un véritable bain de vapeur, je résolus de m'installer sur le pont. A part la pluie qui tombait quelquefois à torrents pendant cinq à dix minutes, les nuits étaient splendides. Quelquefois la mer, par l'effet de la phosphorescence, ressemblait littéralement à une vaste nappe de feu, et l'on pouvait voir le sillage du navire à plus de trois kilomètres. Les marsouins, qui gambadaient en suivant le bateau, faisaient briller le phosphore comme mille perles étincellantes, puis soudain, tout rentrait dans la plus profonde obscurité...

“ Le 11 janvier, nous arrivâmes à Grand-Bassam. Ce lieu, avec le cap des Palmes, a dévoré, en deux années, plus de

vingt missionnaires. Je pensais à eux et je leur demandais d'intercéder pour toute cette partie des 300 lieues de côtes qui est maintenant sans ouvriers apostoliques. Il est triste de voir ces millions de noirs privés de tout secours et plongés dans l'abrutissement et la dégradation. Là, on sent combien est grand le besoin de prêtres pour porter la bonne nouvelle à ces pauvres âmes abandonnées.

“ Le 13, nous arrivâmes au puissant royaume d'Assini, dont Amatifou est le roi. Le navire venait là à cause d'un Français, qui avait été volé par des sujets de ce monarque. Mais celui-ci avait déjà réglé l'affaire. Le voleur et son complice, découverts, avaient caché les objets dérobés dans une case à l'insu de cinq noirs qui l'habitaient. Le roi les fit venir tous les sept devant lui et, sans autre forme de procès, leur fit trancher la tête. La justice, vous le voyez, se fait sommairement dans ces pays.

“ Le jour de notre arrivée, le roi envoya dans sa pirogue son porte-canne pour apporter une lettre au commandant. Le messenger, me voyant habillé autrement que les autres, me prit pour le commandant ; je lui montrai cet officier, et alors commença la cérémonie pour la remise de la lettre. Il la prit entre ses dents, s'empara d'un tam-tam, et le frappa à coups redoublés, pendant que les grands de la cour, venus avec lui, l'accompagnaient de force hurlements, en exécutant sur le pont une danse des plus pittoresques. Tout l'équipage était pris d'un fou rire, et certes il y avait de quoi. Au bout d'un quart d'heure, la musique cessa, et celui qui portait la lettre entre ses dents, la présenta ainsi au commandant. C'est la manière la plus polie de présenter une missive. Avis aux facteurs de France. Comme les affaires étaient terminées, on chauffa pour partir. Entendant du bruit, les députés d'Amatifou regardèrent par l'ouverture qui se trouve au-dessus des machines. Au même instant, un vigoureux coup de sifflet, accompagné de jets de vapeur, se fit entendre. Aussitôt, les députés, saisis de terreur, prirent la fuite, s'emparèrent des cordages qui descendaient à la mer pour amarrer les embarcations, et tous dégringolèrent dans l'onde salée avec une rapidité effrayante. On leur fit des signes d'amitié et on leur donna de petits présents pour les calmer ;

mais ils n'étaient guère rassurés, et l'un d'eux s'écriait :
" Ah ! diables français ! "

" Nous fîmes encore différentes escales le long de la côte : je n'en étais pas fâché, car je pouvais voir le pays. Depuis Sierra-Leone jusqu'à Fernando-Po, la côte est basse, uniforme, sans végétation et toujours sans le moindre accident de terrain. On voit de nombreux villages de noirs et l'on ne peut s'empêcher de gémir en pensant que ces pauvres âmes n'ont personne qui s'occupe d'elles.

" Le 17 janvier, nous arrivâmes au célèbre et terrible royaume de Dahomey, dont Abomey est la capitale. Nous mouillâmes devant Whydah. En recevant un navire de guerre, les guerriers dahomiens montèrent dans leurs pirogues et vinrent à bord pour nous saluer. Ils se montrent très polis pour les blancs qui sont en grand nombre, mais pour ceux qui sont isolés et pour les noirs qui entourent leur innombrable tribu, ils sont d'une férocité sans exemple. Ils sont, du reste, trop célèbres dans l'histoire des martyrs d'Afrique, et l'on éprouve une terreur involontaire en approchant de cette côte inhospitalière qui a déjà dévoré tant de prédicateurs de l'Évangile. La nature même semble sous l'empire du démon, et l'on dirait qu'elle se joint à la férocité des hommes pour faire de ce royaume un lieu d'épouvante. Les requins sont par centaines en cet endroit et, dans l'espace de deux mois, ils ont mangé dix-sept noirs dont les pirogues avaient chaviré. Le jour où nous arrivâmes, un requin enleva d'un seul coup les deux mains d'un nègre qui se lavait sur le rivage. La mer est toujours mauvaise en cet endroit ; pour aborder, il faut traverser trois vagues successives qui, même en temps calme, s'élèvent jusqu'à cinq et six mètres : c'est ce qui explique pourquoi les barques chavirent si souvent. Les requins se tiennent toujours prêts à saisir la proie qui tombe à la mer. Pendant que nous étions là, ils venaient par bandes se promener autour du navire, et ils se précipitaient sur tout ce que l'on jetait du bâtiment. Un matelot lavait son balai ; aussitôt un requin prend cette proie peu digestive, et le matelot dut la lui abandonner. On vit partir le monstre ayant encore dans la gueule le manche du balai qu'il n'avait pu avaler.

“ Il existe à Whydah un temple des serpents très-fréquenté et très-honoré par les indigènes. Ceux-ci ne tuent jamais les reptiles ; ils les respectent au contraire, les prennent doucement et les portent dans le temple qui en contient des milliers à l'état libre. S'il arrive à quelqu'un d'être piqué, il s'estime heureux de mourir ainsi. Une mère, dont l'enfant venait d'être saisi par un énorme serpent, se prosterna pour l'adorer, et, lorsque son enfant eut été dévoré, elle eut soin de porter le reptile dans le temple consacré à cet effet. On dirait vraiment que le démon cherche à unir la malédiction prononcée contre les malheureux enfants de Cham à celle qui a été portée contre le serpent et contre la première femme, pour les enfoncer davantage dans l'esclavage et l'abrutissement.

“ Le roi des Dahomiens réside toujours, lorsqu'il n'est pas en guerre, à Abomey, sa capitale. Il est d'une férocité inouïe et, s'il ne fallait ajouter foi au récit de témoins oculaires, l'on ne pourrait jamais croire toutes les atrocités auxquelles il se porte.

“ L'année dernière, un lieutenant de vaisseau voulut voir par lui-même si tout ce que l'on racontait était véritable. Il sollicita et obtint du roi la permission d'aller à Abomey. Personne en effet ne peut, sous peine de mort, entrer dans la ville ou en sortir sans l'autorisation du roi.

“ Pendant le séjour dans la capitale, on est prisonnier, et l'on ne peut changer de place que selon le bon plaisir du monarque. L'époque des coutumes sanglantes approchait, et, chaque jour, on immolait quelques victimes humaines. L'officier en manifesta son mécontentement ; mais on lui dit que, s'il parlait encore, le roi lui ferait sur-le-champ trancher la tête. Les exécutions partielles continuant toujours, l'officier se crut suffisamment renseigné et demanda à partir. On lui répondit qu'il en aurait la permission dans quelques jours. Cette autorisation n'arrivant pas, il la sollicita du roi. Au bout de huit jours, on lui signifiâ que, séjournant dans la ville, il n'en pourrait sortir qu'après la célébration des grandes coutumes. Enfin, après deux mois d'attente, le moment solennel arriva. Sur une immense plaine, couverte de milliers de spectateurs, le roi entouré de ses officiers était

accompagné du lieutenant français que l'on avait forcé à aller à la cérémonie. 3,000 esclaves et 3,000 bœufs ou moutons étaient rangés sur deux lignes, alternativement un homme et un animal. Le roi se promena quelques instants au milieu de cette allée vivante ; puis, faisant un léger signe avec son bâton royal, les 6,000 têtes tombèrent au même moment. Les guerriers dahomiens se précipitèrent alors sur les victimes et mangèrent la chair sanglante des animaux. Ce ne sont pas des histoires inventées à plaisir, c'est la réalité ; et la même scène se renouvelle chaque année. Voilà un échantillon de ce qui se passe au sein de cette Afrique mystérieuse. Le pauvre officier français en perdit l'esprit ; il croit toujours voir tomber devant lui des milliers de têtes, et pousse des cris d'horreur.

“ Chaque année, pendant six mois et sans aucun prétexte, le roi de Dahomey fait la guerre à ses voisins, uniquement pour avoir des esclaves à immoler aux coutumes sanglantes. Les guerriers ont la tête hérissée de petits morceaux de bois pointu qu'ils fixent dans leurs cheveux ; un léger morceau d'étoffe à la ceinture complète leur habillement. Ils sont tatoués, et ils portent sur le corps de larges cicatrices qu'ils se font eux-mêmes pour se rendre plus terribles. Ils y réussissent passablement, et ceux que j'ai vus n'étaient certainement pas faits pour inspirer beaucoup de sympathie. Ce qu'il y a de plus féroce chez eux, c'est le bataillon des femmes. Ces amazones font à cheval des courses effrénées et lancent avec une merveilleuse adresse les flèches empoisonnées. Très-habiles à manier le lacet, elles emploient ce moyen habituellement pour avoir des prisonniers. Si les Dahomiens sont battus et n'ont pas de captifs, le roi prend simplement 3,000 de ses sujets pour victimes, et ceux-ci sont arrivés à un tel degré de stupidité qu'ils s'estiment heureux d'être choisis pour le sacrifice.

“ Celui qui apprend au roi une mauvaise nouvelle, est sûr d'avoir immédiatement la tête tranchée ; aussi tout le monde, excepté le roi, connaît les affaires du royaume. Les Anglais actuellement se préparent à lui faire la guerre à cause d'un tribut qui n'a pas été payé ; mais personne n'ose l'en avertir, de peur d'avoir la tête coupée. Pour un geste, pour une pa-

role désagréable, la mort immédiate. L'année dernière, l'un des principaux chefs militaires vint demander au roi des cordes en plus grand nombre pour attacher les prisonniers : " Nous sommes, dit-il, les plus cōourageux de tes guerriers." En entendant ces paroles, la femme qui commandait les amazones entre en fureur et dit que son bataillon seul pouvait se vanter d'être le plus valeureux ; le guerrier, comprenant sa fausse position, se prosterne aux pieds du roi et se couvre de poussière pour demander pardon ; mais, sur un signe du monarque, sa tête tombe aux applaudissements des terribles amazones.

" Voilà les atrocités qui s'exercent encore de nos jours et d'une manière aussi barbare au Dahomey. Il y aurait à citer des milliers d'exemples semblables malheureusement trop vrais ; ceux-là suffisent pour montrer à quel degré d'avilissement peut descendre un peuple sans les lumières de notre sainte religion. Aujourd'hui enfin quelques missionnaires de Lyon ont commencé à évangéliser ce malheureux pays ; mais ils éprouvent d'immenses difficultés à cause du fétichisme. On n'ose guère les attaquer là où ils sont, à cause des navires français et anglais qui viennent alternativement.

" Le 22 janvier, nous quittâmes cette côte inhospitalière pour nous rendre directement au Gabon. Pendant cette dernière partie de la traversée, rien ne vint nous distraire de la monotonie de la navigation, si ce n'est la vue de l'île du Prince et des milliers de poissons volants qui suivaient le navire.

" Enfin le dimanche 27, deux mois après mon départ de Paris, nous étions en vue du Gabon. Les premières habitations qui se présentent en entrant dans le large fleuve du Gabon sont celles de la mission, et je récitai le *Te Deum* de tout mon cœur et avec grande joie. Je touchais donc au terme de mes plus chers désirs, caressés depuis si longtemps. Bientôt je vis s'avancer vers nous le canot de la mission et les PP. Delorme, Gachon et Herzog arrivèrent à bord de la *Dives*. Après les premières salutations, ils me demandèrent Mgr Le Berre. " — Mais, leur répondis-je, il doit être arrivé " depuis quinze jours." Ils me dirent que non. J'étais très-étonné de son absence, et mes confrères ne l'étaient pas

moins. Enfin, il fallut bien se convaincre que notre vicaire apostolique n'était ni à la mission, ni à bord de la *Dives*, et nous descendîmes dans le canot.

“ La nouvelle de l'arrivée de Mgr Le Berre s'était rapidement répandue, et déjà j'entendais sur le rivage les cris de “vive Monseigneur !” J'allais avoir une ovation. En effet, tous les noirs s'empressèrent d'accourir, mais ils reconnurent bientôt que ce n'était pas leur père. Je passai sous l'arc de triomphe qui n'était point préparé pour mon honorable personne, et je goûtai le bonheur de pouvoir enfin me dire missionnaire.

“ Nous ne pouvions nous expliquer comment le prélat ne se trouvait pas encore au Gabon. lorsque, le mercredi suivant, un trois-mâts français tout pavoisé entra en rade. Nous soupçonnâmes la présence de Mgr Le Berre. Armés de la longue-vue, nous vîmes que les pavillons signalaient un évêque à bord. Aussitôt nous nous dirigeâmes vers le *Daguerre*, qui nous amenait en effet notre vicaire apostolique, le R. P. Gaëtan pour le Congo et le Fr. Théophile pour le Gabon. J'allai au-devant de l'évêque qui fut fort surpris de me voir arrivé avant lui. La frégate française tira onze coups de canon et les noirs de toutes les tribus accoururent en foule. Pahouins, Pongoués, Boulous, Bongas, Bakalais, tous se pressaient sur le passage de Monseigneur, tous voulaient le voir : c'était une vraie marche triomphale, et longtemps ces bons noirs entourèrent leur Père pour avoir sa bénédiction.

“ Le petit vapeur qui avait conduit le prélat de Gambie à Sierra-Leone avait échoué deux fois et ne s'était retiré que très-difficilement. Mgr Le Berre comptait bien prendre le paquebot anglais, mais ce paquebot étant en retard d'un mois, il dut s'embarquer sur le voilier français portant déjà à son bord des membres de notre Congrégation. Voilà ce qui explique le retard de l'évêque. Du reste, sous le rapport des communications, nous sommes bien au bout du monde. Nous avons reçu en mai les lettres parties de France en janvier et en février.

“ Voici mes différentes occupations. Je suis d'abord chargé de la musique instrumentale et de la musique vocale, et je

dois dire que mes élèves me satisfont pleinement. Le succès que nous obtenons sous ce rapport fait l'admiration de tous ceux qui viennent visiter la mission. J'ai des élèves qui à première vue peuvent jouer un morceau de musique; d'autres, sans être aussi forts, donnent cependant des résultats satisfaisants. Pour le chant, je suis aussi très-content.

“Dernièrement un grand chef de la tribu guerrière des Pahouins s'est présenté à la mission avec ses habits royaux qui sont des plus primitifs. Il venait demander des missionnaires et il causait avec Mgr Le Berre et le R. P. Delorme. Tout à coup il entend la musique; aussitôt il court à toutes jambes et se précipite au milieu des musiciens. Au bout d'une demi-heure, je lui demande s'il en a assez. Il me répond: “—*Gné né péhé* (encore, toujours).” Il ne voulut partir que lorsque tous les instruments furent rentrés dans leurs boîtes. On lui donna une vieille paire de bottes et un vieux chapeau à haute forme qui fait l'admiration de tous ses officiers.

“Voilà pour le côté charmant, mais il y a le revers de la médaille. Je suis en même temps économe!!! Etre économe en France, c'est quelquefois difficile, mais on arrive à se tirer d'affaire. Etre économe en mission, la question change considérablement. Chaque matin, je mets mon esprit à la torture pour savoir comment je nourrirai les 300 personnes dont je suis chargé, avec rien dans la caisse, rien dans les magasins. Lorsque je vais exposer à Monseigneur ma situation critique, Sa Grandeur me répond paisiblement: “—Mais, mon Père, il n'est pas difficile de nourrir son monde avec de l'argent et des provisions; ici votre charge d'économe consiste à avoir le talent de vous ingénieur pour nourrir vos trois cents personnes avec rien.” Et j'ai beau m'ingénieur, je ne trouve rien. Alors, je dis à mon saint Joseph: “—Si pour midi nous n'avons pas ce qu'il faut, comment pourrions-nous vivre?” Et mon bon pourvoyeur nous apporte à point ce dont nous avons besoin.

“Déjà beaucoup de chefs pahouins, boulos, bengas, etc., sont venus pour chercher des missionnaires: hélas! nous avons la douleur de ne pouvoir satisfaire à toutes ces demandes. Dans les postes cependant, on établit des catéchistes

et on leur enseigne la nécessité du baptême. De cette manière, un bon noir se sauvent.

“ Il y aurait là-dessus à raconter beaucoup de traits qui montrent les bonnes intentions et la simplicité de ces pauvres noirs. Un jour, une vieille femme, qui savait son catéchisme, allait mourir dans un village éloigné. Un noir s'approcha d'elle et lui administra le saint baptême. Ce brave homme, qui avait vu les missionnaires donner l'extrême-onction, s'imagina qu'il pouvait en faire autant ; il court au village, rapporte de l'huile de palme dans le creux de la main et en arrose consciencieusement toute la figure de la bonne femme. Puis le lendemain, il arrive triomphant à la mission pour raconter ses exploits. On lui fit comprendre la différence des deux sacrements, et il promit de ne plus recommencer.

“ Les principaux obstacles à la religion sont le fétichisme et la polygamie. Il faut travailler constamment pour les détourner de leurs fétiches. Ils immolent quelquefois leurs propres enfants pour faire des fétiches et apaiser leur Dieu ou se le rendre favorable pour la chasse et la pêche. Ils portent à leur cou et avec une grande vénération tout ce qui a appartenu aux blancs, et surtout aux missionnaires. S'ils peuvent avoir une dent, ils la gardent toujours afin de bien manger. Lorsqu'un missionnaire ou une religieuse meurt, on met de grosses pierres et on fait de la maçonnerie autour du cercueil ; sans cette précaution, en effet, les noirs enlèveraient les ossements et se les partageraient pour en faire des fétiches. Nous agissons ainsi depuis qu'on a soustrait la tête d'une sœur pendant la nuit qui suivit son enterrement.

“ Le baptême produit sur les noirs un effet visible, et il suffit de les regarder dans les yeux pour distinguer ceux qui sont baptisés de ceux qui ne le sont pas. On remarque chez les enfants, même avant l'âge de raison, de curieux effets. Quand le missionnaire va dans les villages, l'enfant baptisé court vers lui sans peur, tandis que le petit païen se sauve et crie à tue-tête, et cela d'une manière générale, au grand étonnement des parents païens.

“ Aujourd'hui, nous avons de vraies consolations dans nos villages chrétiens ; tout se fait à la manière des anciens temps, et c'est devant Mgr LeBerre que l'on règle toutes les

difficultés. Il y a aussi beaucoup à attendre des villages païens qui ne fréquentent pas les Européens. Ceux-ci donnent trop souvent le scandale au lieu du bon exemple.

“ La principale tribu est celle des Pahouins : ils viennent de l'intérieur et sont arrivés au nombre de 150,000 au moins sur les rives du fleuve du Gabon. C'est une peuplade robuste, guerrière, vivant de chasse et de pêche, et se prêtant assez facilement aux différents travaux de culture. Pour la chasse, ils se servent de sagaïes, sorte de longues flèches qu'ils lancent à la main avec une adresse merveilleuse. Ils les emploient pour chasser le tigre, l'éléphant, le chacal, l'antilope, etc. Nous avons ici un certain nombre d'enfants pahouins, et ce sont eux qui donnent les meilleurs résultats pour le travail manuel et le travail intellectuel, car cette tribu est de beaucoup la plus intelligente de toutes.

“ Pour visiter nos différents postes et faire les courses apostoliques, nos grandes routes sont les rivières, nos voitures sont poétiquement remplacées par des pirogues d'un seul morceau creusées dans un tronc d'arbre. Il est vrai que l'on chavire quelquefois, mais on est bien vite sec avec une chaleur de 40°. Le fleuve du Gabon mesure près de 3 lieues en largeur, et les plus gros navires peuvent le remonter à plus de 20 lieues. On dirait une mer, et les vagues y sont souvent très-fortes. Le P. Gachon s'y aventure intrépidement et va fréquemment visiter les postes de la rivière Mondak.

“ Comme moyen de locomotion, nous avons aussi un antique et solennel cheval dont j'ai à peu près le monopole, car il n'entend pas aller dans les forêts; il veut suivre seulement la route, et comme il n'y en a qu'une petite de 3 kilomètres pour se rendre chez les Sœurs, les autres Pères ne peuvent guère se servir de lui. Il y a quelque temps, son ardeur guerrière s'est réveillée; je l'avais enfourché pour faire une commission chez les Sœurs; il eut peur d'un orage et il commença une course qui devenait inquiétante pour le cavalier. A un moment il se cabra, sauta dans un fossé et revint à la mission avec la rapidité d'un train express. Heureusement je suis bon cavalier (c'était la deuxième fois de ma vie que je montais à cheval), et je rentrai sain et sauf.

“ Nous avons aussi quatre beaux ânes pour le service de

la propriété. Ils ont l'inconvénient de ne pas vouloir passer les ponts, et dernièrement un attelage de deux ânes s'arrêta net devant un tel obstacle. Malgré les sommations sur les reins, ils refusèrent d'avancer. Je les fis dételé ; le conducteur et moi, nous les hissâmes dans la charette, et, le pont une fois traversé, on les attela de nouveau et tout marcha pour le mieux.

“ L'établissement principal de Sainte-Marie du Gabon est bien installé. La chapelle, au dire des voyageurs, est la plus belle église qui existe sur cette côte. Les logements sont en pierre, et c'est grâce à cela que le chiffre de la mortalité a considérablement diminué pour les missionnaires du Gabon. Nous avons des plantations qui sont en voie de prospérité ; et, nous le savons, si l'on pouvait trouver des ressources dans le pays même, ce serait pour nous un immense avantage. Avant l'arrivée des missionnaires, il n'y avait pas un cocotier dans le pays ; aujourd'hui il y en a plus de 60,000 pieds.

“ Le coco est délicieux à manger ; outre la rafraîchissante boisson qu'il fournit, on peut en extraire une huile excellente ; avec les feuilles, les noirs recouvrent leurs cases ; avec les filaments, ils font des tissus très-fins. Nous avons aussi le caféier, l'arbre à pain, l'avocatier, le manguier, le cacaoyer, le bananier, le sapotillier, le papayer, etc., tous arbres qui prospèrent et donnent des fruits continuellement. Mais, pour la nourriture substantielle, nous sommes parfois fort embarrassés. Enfin nous avons confiance en Dieu, et pourvu que nous ne mourrions pas de faim, c'est le principal.

“ AUGOUARD, *de la Congrégation
du Saint-Esprit et du Saint-
Cœur de Marie, missionnaire
au Gabon.*”

Conversion d'un ministre protestant.

[Les Missions Catholiques.]

Le R. P. Delbosc, de la Compagnie de Jésus, missionnaire à Madagascar, écrivait de Tananarive, le 10 octobre 1879, au R. P. Bouniol, à Toulouse :

Les missionnaires de Madagascar viennent de voir se réaliser ici, avec des circonstances remarquables, ces paroles de Notre-Seigneur : " J'ai d'autres brebis, qui ne sont pas encore dans ce bercaïl ; il faut que je les y amène." C'est là la promesse ; le Bon Pasteur l'a exécutée, il l'exécute et il l'exécutera jusqu'à la fin des temps. Il se sert pour cela des apôtres, des saintes femmes, êtres ordinairement faibles.

Mais voici la merveille : le loup lui-même est quelquefois pris, et le Bon Pasteur trouve dans son cœur infiniment miséricordieux le moyen de transformer un loup dévorant en un mouton tout-à-fait docile. C'est ce que vous verrez dans ce récit d'une conversion aussi édifiante qu'extraordinaire. Le néophyte dont il s'agit ici a reçu au baptême le nom de Michel. Je lui laisse le soin de raconter lui-même sa conversion au catholicisme et je ne fais que traduire sa narration.

" Il y a environ douze ans que la grâce me sollicitait de me faire catholique. L'instrument dont le bon Dieu se servit fut la sœur Athanase, si dévouée aux pauvres malades. En soignant ma mère, elle ne cessait de nous exhorter à quitter l'erreur pour embrasser la vérité. Je ne me rendis pas de suite ni sans résistance ; mais la crainte de l'enfer dont la Sœur nous menaçait me suivait partout.

" Vers la même époque, plusieurs paroles de l'Écriture sainte me frappèrent, entre autres ce que N.-S. dit des vierges volontaires. Comme je ne comprenais pas ce texte, j'en demandai l'explication à un de mes amis, ministre protestant américain à Madagascar, M. Street. Cet ami répondit à mes

questions avec une certaine hésitation que c'étaient les prêtres, les religieux et autres, en si grand nombre dans le catholicisme. Cette explication me fit faire un pas de plus vers la vérité.

“ Je lisais une autre fois le texte de saint Paul sur la virginité et sur l'usage de ce monde périssable, et alors mes larmes coulaient en pensant au bonheur de l'apôtre et des prêtres catholiques.

“ Un jour, m'ouvrant à quelques amis, je leur dis que je voulais vivre dans le célibat. Ils m'en détournèrent, disant *qu'il n'est pas bon que l'homme soit seul, que Dieu lui a donné un aide semblable à lui, etc., etc.* Ce ne fut qu'au bout de trois ans de lutte que je me décidai à me marier.

“ Une autre fois je causais avec le P. Ailloud, qui me conseilla de faire souvent cette prière : *Mon Dieu, faites-moi la grâce de suivre la Religion où se trouve le salut.*

Je le lui promis et je tins parole, tout en continuant à persécuter les catholiques.

“ Cependant, j'examinais les cinq religions qui se trouvent à Tananarive (catholicisme, anglicanisme, luthéranisme, secte des indépendants, quakerisme) et je penchais pour les luthériens. J'essayai même plusieurs fois d'aller étudier chez eux ; mais toujours il y eut des entraves. Je reconnais maintenant la main de Dieu dans tout cela ; car je faisais toujours la prière que m'avait conseillée le P. Ailloud. Aujourd'hui je remercie Dieu de tout mon cœur, parce que je suis du nombre de ceux qu'il aime.

“ Je dois dire que ce qui m'attirait le plus vers le catholicisme, c'était moins la vérité de la religion que mon admiration sincère pour ceux qui embrassent si généreusement la virginité.

“ Toutefois je repoussais encore la grâce ; je faisais mon possible pour étouffer la voix intérieure qui m'appelait. Et même j'essayai de dissuader un jeune homme qui voulait étudier chez les catholiques. N'ayant pas réussi, je le voyais de temps en temps, et il ne manquait pas de m'attirer vers lui dans les conversations que nous avions ensemble. Pour moi, je résistais toujours, réfutant de mon mieux les raisons qu'il m'apportait. Vains efforts ; la vérité triomphait insensiblement de toutes mes résistances, et mon cœur n'y tenait plus.

“ Sur ces entrefaites, Dieu permit que la vie des saints me tombât entre les mains. En la lisant, je me disais à moi-même : Ne pourrais-tu pas faire ce qu'ils ont fait ?

“ J'appris ensuite qu'à Rome on conserve les instruments de la passion, les reliques de saint Pierre et de saint Paul, etc., et que là se sont opérés et s'opèrent encore des prodiges sans nombre.

“ D'un autre côté j'avais lu la *Vie* de Luther écrite par les Protestants et la réfutation qu'en ont faite les catholiques, et je me disais : Les Protestants avouent que Luther, lié par le vœu de chasteté, quitta le catholicisme à cause, disait-il, de la conduite désordonnée du clergé. Mais alors même que la mauvaise conduite du clergé serait un fait avéré, me disais-je, était-ce une raison pour Luther de violer ses vœux et de se séparer de l'Eglise ?

“ Puis faisant un retour sur moi-même, je me disais : C'est peut-être par que je suis le disciple de Luther que je ne puis parvenir à la virginité. Cette vertu ne se trouve en effet dans aucune secte protestante ; on la trouve uniquement chez les catholiques.

Un jour que j'étais plus tourmenté que de coutume, je fis cette prière : *Mon Dieu, si ces pensées qui m'obsèdent viennent du mauvais esprit, rendez mon cœur plus froid que la glace, faites que je ne pense plus au catholicisme. Que si, au contraire, le catholicisme est la vraie religion dans laquelle se trouve le salut, enflammez mon cœur de plus en plus, et accordez-moi la grâce d'embrasser la vérité que j'entrevois.*

“ Dieu ne fut pas long à m'exaucer, car mes bons désirs ne firent que s'accroître, et je reconnais maintenant que Dieu écoute infailliblement un cœur qui le cherche sincèrement. Grâces lui soient rendues pour toutes les bénédictions dont il m'a comblé.

“ Une chose qui me frappa grandement, c'est le respect des catholiques envers Notre-Seigneur présent dans la sainte Eucharistie. Mon étonnement était extrême quand j'assistais soit au salut, soit à la messe.

“ Le moment était venu de mettre à exécution les bons désirs de mon cœur. Il s'agissait de me dégager de la secte des Indépendants, où j'occupais une position élevée : on

m'avait confié le soin de sept temples. Je choisis des hommes pour me remplacer dans la prédication et dans l'administration ; je refusai poliment une maison que mes ouailles voulaient construire pour moi, et, à partir de ce moment, mon corps seul restait chez les Indépendants, mon cœur était ailleurs.

“ Cependant le démon essaya de me livrer un dernier assaut, il m'attaqua sur le culte de la sainte Vierge et des saints ; mais Dieu soutint mon courage, et je pus enfin recevoir le baptême, suivi de la confirmation. Les expressions me manquent pour dire la joie qui débordait de mon cœur le lendemain du jour où j'eus le bonheur de participer à ces augustes mystères. J'attends que le bon Dieu m'accorde une dernière grâce, celle de me faire prêtre afin de pouvoir efficacement travailler au salut de mes compatriotes.”

Avant sa conversion, d'autres disent sa défection, Michel, vous l'avez lu, avait sous sa dépendance sept temples dont la secte l'avait chargé. Sans avoir une grande dose de perspicacité, on pouvait prévoir que cet événement jetterait l'alarme dans le camp des loups, ses anciens camarades. Il fallait, sinon détruire, du moins atténuer l'effet que ce changement de religion ne pouvait manquer de produire parmi les ouailles.

Voici ce qui se passa d'après le récit du *Teny soa*, publication mensuelle qui s'imprime à Tananarive aux frais de la Société des Missionnaires de Londres.

“ Les assemblées (chrétiétés) d'Amoronkay vivent dans une espèce de séquestre au bord de la forêt, n'ayant à peu près personne pour les instruire, car les ministres désignés pour les administrer parviennent difficilement à s'habituer dans le pays. Même l'un d'entre eux a échoué complètement, et est parti pour embrasser une foi toute différente. En conséquence, les habitants de ces endroits sont extrêmement à plaindre, et les missionnaires ont pensé, etc.”

La suite de l'article raconte les efforts tentés pour remettre ces populations dans leur assiette. L'état-major de la secte ne crut pas déroger à sa dignité en entrant lui-même en campagne ; à ses yeux, l'affaire était si grave qu'il fallait mettre en ligne la grosse artillerie. Une guerre d'escarmouche eût été insuffisante. En conséquence, les trois

fortes têtes de l'endroit, trois prédicateurs en renom de la Cour, partirent le 13 avril avec une nombreuse escorte, munis des instructions de la Reine et du premier Ministre. Le lendemain, 14 avril, les sept temples délaissés eurent la consolation d'entendre la parole de ces vénérables apôtres chargés de raffermir leur foi chancelante.

Tout cela était bien, mais ce n'était pas assez. " Le lundi 15 avril, dit la publication déjà citée, on vit comme une grande foire en rase campagne : c'étaient toutes les populations de la région accourues au rendez-vous que leur avaient donné les trois prédicateurs." Encouragements de la part de la Reine et du premier Ministre, avis paternels, exhortations pressantes de ne pas quitter la foi, rien ne fut épargné. Après cela, l'on se sépara, la population rentra dans ses foyers, et les trois apôtres volèrent à de nouveaux exploits. Il y avait à craindre en effet que le découragement ne gagnât aussi les contrées voisines.

Donc le mardi 15 avril, nouvelle réunion à Tanamalaza, réunion plus nombreuse encore ; neuf assemblées y assistaient. Là on répéta à ces nouveaux auditeurs ce qu'on avait dit à ceux de la veille, et cela fait, l'expédition apostolique rentra à Tanaharive.

Pour nous, nous continuons à défricher le champ qui nous est confié, sans nous inquiéter outre mesure de la bourrasque soulevée par la conversion de Michel. La condition faite aux apôtres du Sauveur est aussi la nôtre *Euntes ibant et flebant, mittentes semina sua*. Aurons-nous le bonheur de voir s'accomplir la suite de ces paroles : *Venientes autem venient cum exultatione...* ? Il est permis de l'espérer, pourvu qu'avec l'aide de vos prières nous soyons entre les mains du bon Pasteur des serviteurs dociles. Depuis la conversion de Michel, en effet, d'autres aussi bien importantes se sont opérées. Peut-être nous sera-t-il donné un jour de vous en faire le récit.

Quant à notre Michel, que nous avons traité de mouton, c'est plutôt un agneau par sa docilité, sa simplicité et son zèle à s'instruire et à amener à la vertu ses anciens amis.

Daigne le bon Pasteur lui accorder la grâce, objet de tous ses vœux, de devenir berger après avoir été loup.

ÉTATS-UNIS.

[Les Missions Catholiques.]

Nous lisons dans le *Nouveau-Monde*, journal canadien.

Les Indiens ne cessent de demander au gouvernement des Etats-Unis de leur envoyer des missionnaires et des instituteurs catholiques. Les agents du bureau indien font la sourde oreille ; ils veulent protestantiser les sauvages, et ne se découragent point de leur insuccès. Mais l'Eglise catholique redouble d'efforts pour arracher les Indiens au poison des sectaires, et les dames de Washington font un pressant appel aux missionnaires.

Le *Times* de Chicago, un journal qui ne peut être soupçonné de *romanisme*, s'exprime ainsi à ce sujet :

“ La grande majorité des *faces pâles* pensera sans doute que Red Cloud était bien exigeant dans ses réclamations pour quelques collines stériles qui ne seraient probablement d'aucune valeur pour les blancs. Il a fait cependant une demande qui paraît très raisonnable. Il désirait qu'à l'avenir des prêtres catholiques fussent envoyés pour les enseigner. Lone-Horn, un autre chef influent, n'est pas moins énergique dans les demandes de missionnaires catholiques. Une douzaine d'autre chefs firent des discours dans le conseil sur le même sujet. Ils pouvaient différer entre eux sur beaucoup de matières, mais ils étaient unanimes dans leurs réclamations à n'avoir, dans l'avenir, que des maîtres catholiques.

“ Les Indiens ont acquis une certaine expérience du mérite de leur religieux instructeurs, et ils sont compétents pour les apprécier. Nous ne voyons pas que le catholicisme, considéré d'une manière abstraite, soit la meilleure forme de religion ; mais il nous semble merveilleusement adapté à certains peuples individuellement et collectivement. Si l'In-

dien demande cette qualité de nourriture spirituelle, pour-
quoi lui donner une pierre qu'il rejettera ? Autant qu'on a
pu le reconnaître, les Indiens ont fort peu de goût pour cer-
taine espèce de nourriture très appréciée de la race blanche.

“ Que les Indiens aient, comme les autres Américains, les
bénéfices de la religion qui leur plaît, et il en résultera un
heureux effet.

“ Quiconque a étudié l'histoire des Indiens, quiconque
observe la vie des Indiens aujourd'hui, ne peut méconnaître
ce fait palpable : *c'est qu'aucune forme de protestantisme n'a
procuré un bien matériel aux aborigènes de ce pays.* Le protes-
tantisme peut leur assurer des bénédictions pour la vie future,
mais généralement il ne leur en donne aucune dans celle-ci,
et leur enlève le peu de bien-être dont ils jouissent.

“ Dans toutes les contrées catholiques d'Amérique, la con-
dition des Indiens est plus favorable qu'aux Etats-Unis, où
leurs instructeurs ont été généralement protestants. En
dehors de ce fait, il est conforme à la doctrine de la souve-
raineté populaire et de la véritable démocratie, de permettre
aux Indiens de régler leurs affaires religieuses selon leur
manière de voir.”

Tel est l'aveu que la vérité arrache au *Times* de Chicago.
Il faut qu'elle soit bien éclatante, et que l'injustice dont on
se rend coupable envers les Indiens, soit bien criante.
